

# Les anciennes basiliques d'Againe

*Etude archéologique*

Louis Blondel

## Historique des fouilles

L'histoire des fouilles exécutées dans la cour du Martolet, située entre l'abbaye et la paroi de rocher, remonte à plus de cinquante ans. Le chanoine Pierre Bourban, qui avait retrouvé dans le clocher la sculpture du Bon pasteur en 1893 et la cuve de l'ambon dans un mur l'année suivante, commença, en 1896, par dégager l'escalier du clocher ouvrant sur le Martolet, puis procéda la même année à des fouilles qui mirent à découvert l'abside de la basilique du VI<sup>e</sup> siècle.

Avec ténacité, mais avec des moyens insuffisants, aidé de plusieurs chanoines et des novices, il continua ses recherches jusqu'en 1899. Puis il y eut un temps d'arrêt jusqu'en 1901. De 1901 à 1902 les fouilles reprises au milieu de la cour du Martolet permettent de découvrir de grands sarcophages mérovingiens. L'ingénieur Jules Michel qui avait constamment aidé le chanoine Bourban en faisant des relevés et publié maintes observations judicieuses, meurt en 1902. Les travaux subissent alors un nouveau temps d'arrêt et ne sont repris qu'en 1906 avec la découverte de la crypte occidentale attribuée à S. Maurice. Par la suite, on aménage les couloirs dits des catacombes pour permettre l'accès à la crypte et on dégage la porte romaine qui en forme l'entrée ; dès lors, il n'y eut plus que des travaux de consolidation et des fouilles de détail.

De 1911 à 1918, le prieur Bourban publie partiellement le résultat de ses recherches sur le clocher et les anciennes basiliques mais, frap-

pé par la mort en 1920, il ne devait pas achever cette publication<sup>1</sup>. Le champ de fouille resta depuis lors sans changement, recouvert du côté du rocher par des déblais de 2 à 3 mètres de hauteur provenant des fouilles et qui n'avaient pas été évacués. Ces déblais et les magnifiques platanes empêchaient absolument de reconnaître l'ensemble des substructions et de comprendre la succession des plans des anciennes églises. Lorsqu'en septembre 1944, à la demande de Mgr Haller, je fus chargé d'entreprendre de nouvelles recherches, il fallut en premier lieu évacuer plus de 600 m<sup>3</sup> de remblais.

En trois campagnes de fouilles de 1944 à 1946 il nous a été possible, avec le précieux concours de M. Pierre Bouffard qui, tout en surveillant les travaux, a utilement collaboré à leur direction, de reconnaître presque complètement les plans des édifices disparus.

Ces travaux ont été placés directement sous la surveillance de la Confédération et de sa Commission des Monuments historiques et exécutés avec son appui financier et celui de l'Etat du Valais et de l'Abbaye. Enfin, les travaux exécutés pour l'agrandissement de l'église abbatiale de 1946 à 1948 ont permis de compléter le plan des abords des basiliques. Il resterait sans doute encore des points importants à élucider, surtout vers la source antique en arrière du Martolet ; mais on pourra le faire plus tard. Les anciennes fouilles ont apporté des renseignements indispensables ; mais elles n'ont pas toujours été exécutées avec une rigueur scientifique suffisante au moyen de relevés exacts, ce qui a compliqué notre tâche. Malheureusement aussi, l'écroulement du clocher a écrasé le petit musée installé par Bourban, faisant ainsi disparaître maints documents utiles.

### Aperçu historique de l'abbaye d'Agaune

Nous ne discuterons pas ici le problème de la Légion Thébéenne ; notre but est de déterminer les dates les plus probables se rapportant aux sanctuaires qui se sont succédés au cours des siècles sur cet emplacement. Une analyse détaillée des documents historiques, en partie introduite par Mgr Besson pour la période la plus ancienne, nous

<sup>1</sup> Voir entre autres : P. Bourban, dans *Indicateur d'antiquités suisses*, T. 18 (1916), pp. 269 et suiv. ; T. 19 (1917), pp. 252 et suiv. ; T. 20 (1918), pp. 23 et suiv. — *Id.*, *La tour de St-Maurice et ses antiques basiliques des martyrs*, 1916, extr. de *Nuovo Bolletino di archeologia cristiana*, T. 4, pp. 194 et suiv. et T. 5, pp. 71 et suiv. — N. Peissard, *La découverte du tombeau de St-Maurice*, St-Maurice, 1922, 83 p. — Jules Michel, *Les fouilles sur l'emplacement des anciennes basiliques de St-Maurice*, 1897, extr. de la *Revue de la Suisse catholique*, janvier 1897. — *Id.*, dans *Mélanges d'histoire et d'archéologie* publiés par la Société helvétique de St-Maurice, T. I (1897) et T. II (1901). — *Id.*, dans *Indic. ant. suisses*, T. 8 (1896), pp. 103 et suiv., etc...

entraînerait dans un travail aux proportions considérables ; aussi ne retiendrons-nous que les principales dates de cette longue évolution historique<sup>2</sup>.

Après la critique des textes, souvent trop négative, de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, s'opposant à l'histoire traditionnelle ancienne, il importe de revenir à un jugement plus nuancé des faits et de les comparer avec les résultats archéologiques. Nous constaterons que la vérité de cette tradition, dans ses grandes lignes, est souvent prouvée par les monuments retrouvés. Des textes et des chartes, même apocryphes, donnent en les déformant ou les amplifiant des renseignements utiles sur l'état des lieux et sur des institutions qui ont réellement existé, mais à des dates postérieures.

Le récit de S. Eucher, évêque de Lyon (mort en 449), écrivant à Salvius dans la première moitié du V<sup>e</sup> siècle, rappelle des faits qui se sont passés moins d'un siècle auparavant, autour de 360 à 370, suivant des renseignements qui lui ont été transmis par Isaac, évêque de Genève, prélat historiquement prouvé. Isaac tenait ses renseignements de Théodore, évêque d'Octodure. Cet évêque, cité en 381, avait retrouvé les corps de soldats martyrs et les avait ensevelis au pied du rocher d'Agaune en édifiant au même lieu un premier sanctuaire. Dans la suite, des clercs ou cénobites, à l'image des congrégations orientales, s'établissent auprès de cette première chapelle qui attire de nombreux pèlerins. Vers 470, le Rhône met à découvert une nouvelle sépulture, celle dite de S. Innocent, qui est solennellement transportée et adjointe aux autres tombeaux des martyrs placés dans l'aire de la première « basilique » (*infra ambitum basilicae*). A cette translation assistent les évêques Domitien de Genève, Gratus d'Aoste et Protais du Valais. Ces textes, en partie interpolés, prouvent l'existence d'une basilique établie par Théodore, mais certainement déjà agrandie au cours du V<sup>e</sup> siècle, car la première chapelle funéraire n'aurait certainement pas pu être qualifiée de basilique.

En 515, le roi des Burgondes Sigismond fonde auprès de cette basilique un monastère, où viennent s'établir des moines empruntés à d'autres congrégations religieuses ; ils inaugurent la règle du chant perpétuel, la *laus perennis*, imitée plus tard dans d'autres abbayes. S. Avit, archevêque de Vienne, préside à cette fondation, instituée encore dans la première basilique contre le rocher. Avec Lérins, St-Victor de

<sup>2</sup> M. Besson, *Monasterium Acaunense*, Fribourg, 1913 ; *Nos origines chrétiennes*, Fribourg, 1921 ; *Antiquités du Valais*, Fribourg, 1910. — Ed. Aubert, *Trésor de l'Abbaye de St-Maurice d'Agaune*, Paris, 1872, 2 vol. — *Gallia christiana*, XII (Suppl. III). — J. Gremaud, *Documents relatifs à l'histoire du Vallais*, dans MDR. — E. Egli, *Kirchengeschichte der Schweiz bis auf Karl den Grossen*, 1893. — L. Dupont-Lachenal, *Les abbés de Saint-Maurice d'Agaune. Les origines de l'Eglise d'Agaune*, St-Maurice, 1929, etc...

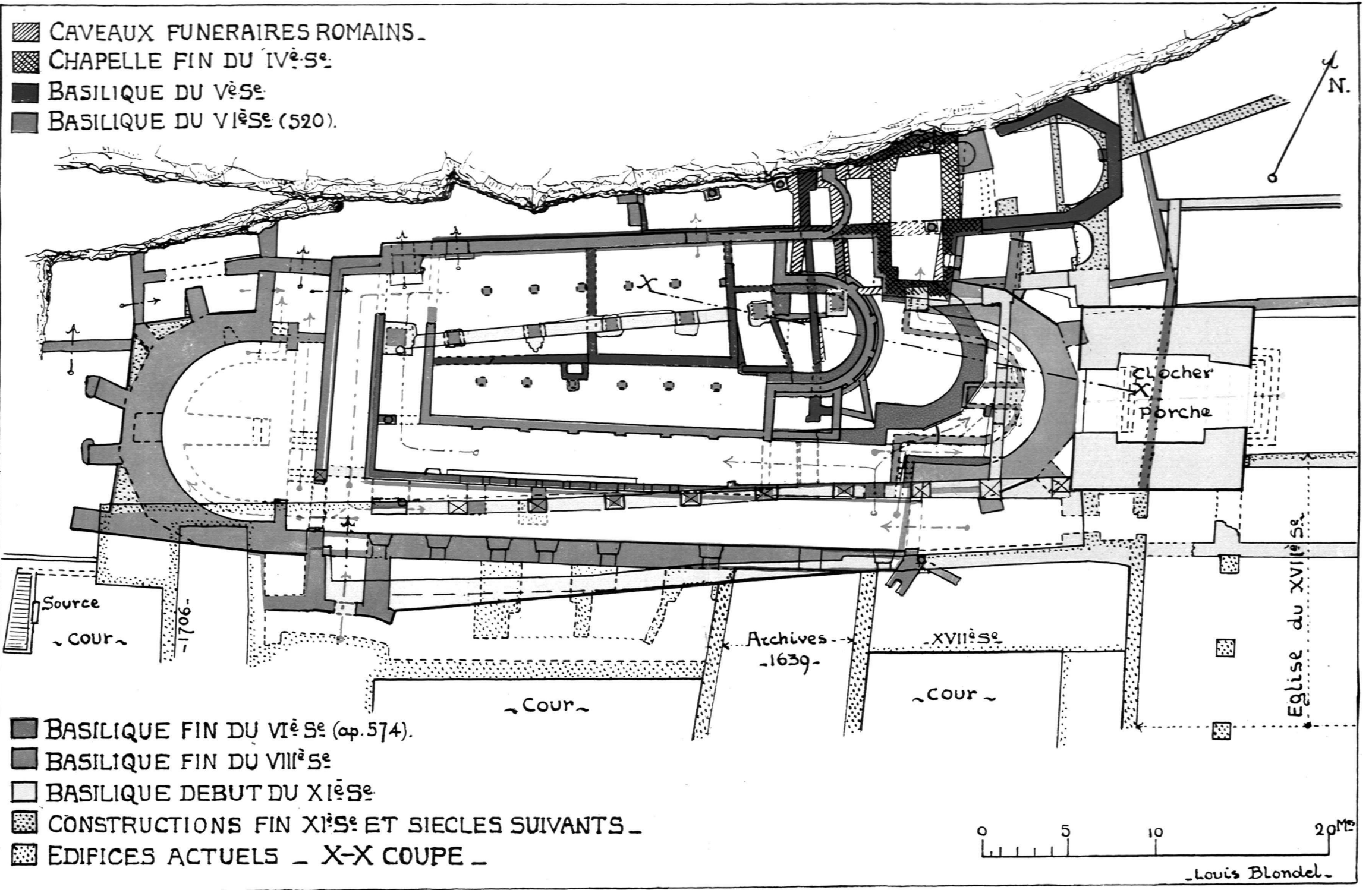
Marseille, St-Martin de Tours, Agaune est une des plus anciennes fondations de l'Occident. A Hymnémode, premier abbé, dont on a retrouvé un fragment de l'építaphe de 516, succède Ambroise (516-520) qui fit édifier une nouvelle basilique.

Cette nouvelle église, qui n'était plus appuyée au rocher, était recouverte d'un toit à deux pans ; elle devait contenir (*infra ambitum*) tous les corps des martyrs déposés en lieu sûr, sous bonne garde, les martyrs principaux étant Saints Maurice, Exupère, Candide et Victor. Sigismond la fit, dit-on, richement décorer ; mais à peine achevée, elle est en partie brûlée en 523 par les troupes franques de Clodomir qui poursuivent Sigismond ; celui-ci, qui résidait à Agaune, est emmené avec sa famille près d'Orléans où tous sont assassinés et jetés dans un puits. Les dépouilles mortelles du roi burgonde et de sa famille sont ramenées quelques années plus tard, et déposées non dans la basilique des martyrs, mais dans l'église de St-Jean qui, par la suite, prit le nom de St-Sigismond. Par Grégoire de Tours nous savons que Sigismond avait fait construire à Agaune non seulement l'abbaye, mais plusieurs basiliques. L'une d'entre elles était St-Jean, établie sur une éminence voisine de l'abbaye.

En 563 eut lieu le célèbre éboulement du *Tauredunum*, qui fut la cause de désastreuses inondations. Il semble certain qu'il faut placer le *Tauredunum* dans la gorge du torrent du St-Barthélemy descendant des Dents du Midi, comme le propose Frédéric Montandon<sup>3</sup>. Le récit de Grégoire de Tours rappelle la mort de 30 moines qui vinrent au lieu d'écroulement du fort du *Tauredunum* pour ramasser des débris de fer ou d'airain et qui furent ensevelis par une nouvelle chute de rochers, ce qui prouve encore que le lieu était proche d'Agaune. On ne signale cependant aucune destruction de l'abbaye par l'inondation ; mais Montandon explique qu'elle était suffisamment élevée, soit 10 mètres au-dessus du Rhône et en dehors du *thalweg*, le fleuve étant assez large pour que la masse des eaux ne parvienne pas jusqu'à ses murs.

Vers 573—574, les armées lombardes ayant passé le Mont-Joux, occupent et brûlent Agaune, mais sont battues par les troupes franques près de Bex. Les destructions nécessitèrent une reconstruction partielle de la basilique des martyrs, suivant la tradition, vers 580, avec l'appui du roi Gontran. La reconstruction est prouvée par les fouilles. En 753, le pape Etienne II se rendant auprès du roi Pépin passe à Agaune, où il est reçu par Fulrade, abbé de St-Denis, et le duc Rotard. Dès 760

<sup>3</sup> Fréd. Montandon, *Les éboulements de la Dent du Midi et du Grammont*, dans *Le Globe*, bulletin de la Soc. de géographie de Genève, T. 63 (1925), pp. 35—91. — Cf. aussi P.-E. Martin, *Etudes critiques sur la Suisse à l'époque mérovingienne*, 1910, pp. 125 et suiv.



Anciennes basiliques d'Agaune.

l'abbé, plus tard évêque de Sion, est Wulchaire ou Willicaire, ancien archevêque de Vienne, qui prêtera hommage à Charlemagne en 771 ; il a été enterré à Agaune, où on a retrouvé son *obiit* mais sans date (entre 782—785).

Les chroniques mentionnent une destruction de l'abbaye par les Sarrasins entre 765 et 770. Cette indication ne peut être retenue, car les Arabes venus dans la vallée du Rhône n'ont pas pénétré sur le Plateau suisse et les Sarrasins ou Maures n'apparaissent dans les Alpes qu'au X<sup>e</sup> siècle. Il est possible qu'il y ait eu une destruction de la basilique, mais due à une autre cause. La confusion vient peut-être du fait que Willicaire, alors à Agaune, avait abandonné Vienne à la suite des incursions des Arabes dans cette ville. Vers 787, encore selon la tradition, l'abbé Althée, aussi évêque de Sion, parent de Charlemagne, aurait reconstruit la basilique. Aucun texte sûr ne prouve ces assertions ; mais on peut admettre que ces renseignements, fondés sur des documents perdus, sont probables. Il n'est pas douteux que Charlemagne a dû séjourner à l'abbaye, à l'aller ou au retour d'une de ses campagnes en Italie et qu'il l'a enrichie de ses dons. Le Trésor contient encore la célèbre aiguière qui serait due à sa munificence, et des chartes mentionnent une table d'autel en or donnée par cet empereur, et plus tard remise à Amédée III de Savoie pour financer sa participation à la croisade. Les passages les plus probables de Charlemagne par le Mont-Joux sont : 774, 776, sûrement 801, mais en tous cas pas 787<sup>4</sup>. D'autre part, bien que la bulle du pape Adrien Ier (772—795) soit notoirement fautive, elle rappelle une documentation ancienne et le souvenir du séjour de Charles accordant des privilèges à l'abbaye. C'est bien sous son pontificat qu'eut lieu cette dotation. La seule mention certaine dit seulement qu'Althée « a reçu des privilèges » de Charlemagne, mais sans date précise. Nous verrons qu'il y a eu alors une reconstruction considérable des basiliques, mais qui a peut-être déjà commencé sous Willicaire, prédécesseur d'Althée.

L'abbaye étant placée sur le chemin du Mont-Joux, un des passages les plus fréquentés à cette époque, devint le lieu de séjour de toutes les personnalités militaires et religieuses traversant les Alpes. En 804 Charles, fils de Charlemagne, vient ici à la rencontre du pape Léon III. Il se produit ensuite une crise dans l'abbaye, les moines sont remplacés par des chanoines, qui sont mentionnés dans une bulle d'Eugène Ier (824—827). La plupart des abbés étaient à cette époque aussi évêques de Sion. Tout nous prouve qu'au cours des VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup>

<sup>4</sup> Pour les passages de Charlemagne par les Alpes : E. Oehlmann, *Die Alpenpässe im Mittelalter*, dans *Jahrbuch für Schweiz. Geschichte*, T. 3, pp. 169 et suiv. ; pour cette période : S. Abel, *Jahrbücher des Fränkischen Reiches* ; Gust. Richter, *Annalen des Fränkischen Reiches*, 1873.

siècles, l'abbaye et ses dépendances avaient pris un développement considérable et que les évêques de Sion résidaient souvent à Agaune, probablement dans un palais particulier près de St-Sigismond.

Dès la fin du IX<sup>e</sup> siècle, les Rodolphiens font d'Agaune une de leurs capitales. Rodolphe I<sup>er</sup> qui s'était rendu maître de la région entre les Alpes et le Jura se fait proclamer roi à Agaune en 888. Non seulement lui, mais ses successeurs séjournent fréquemment à l'abbaye où ils se font enterrer et réservent le trône abbatial pour eux-mêmes ou pour les membres de leur famille. Le X<sup>e</sup> siècle est une période remplie de troubles et de calamités. Vers 940, les Sarrasins venus par les Alpes de la région méditerranéenne du Freinet font des incursions dans le Valais et brûlent le *vicus* d'Agaune. Peut-être au début n'ont-ils incendié que la bourgade et pas occupé l'abbaye, mais ils durent revenir et tout saccager. Ces faits sont en tout cas postérieurs à 937, car encore cette année-là Rodolphe II envoyait les reliques de S. Innocent à Magdebourg ; il devait aussi être enterré dans la basilique à la fin de la même année. Les Hongrois encore, qui ont fait plusieurs incursions dans le pays en traversant les Alpes, ont certainement dévasté Agaune<sup>5</sup>.

L'abbaye après ces destructions fut complètement désertée, comme le raconte la *Vie* de S. Uldaric (entre 934—959), qui ne trouva qu'un gardien dans les ruines ; le biographe réussit à se faire montrer le trésor et les reliques cachés dans une crypte taillée dans le rocher. Cependant tout n'était pas détruit, car à la fin du même siècle, en 999, Rodolphe III scelle un acte à Agaune et l'impératrice Adelaïde y fait un pèlerinage. On a dû probablement exécuter des réfections de fortune et réparer les toitures incendiées, les maçonneries ayant résisté dans leur ensemble.

La tradition rapporte que sous l'abbé Burchard I<sup>er</sup>, au début du XI<sup>e</sup> siècle, l'église et l'abbaye sont reconstruites. Aucun texte ne vient appuyer cette assertion, mais cette réfection est certaine d'après le résultat des fouilles. En tous cas, Rodolphe III, en 1017, restitue à l'abbaye un grand nombre de possessions et de droits, qui lui avaient été enlevés au cours d'une série d'abus. Sans qu'on puisse fixer une date précise, soit la base du clocher, soit les murs de la basilique encore visibles sur la façade nord de l'abbaye, remontent au premier quart du XI<sup>e</sup> siècle.

Aux rois de Bourgogne succèdent les comtes de Savoie, à la fois protecteurs, avoués, puis prévôts de l'abbaye. Agaune reste le grand centre religieux de la Maison de Savoie qui en fait un de ses principaux fiefs. En 1128, les chanoines adoptent la règle dite de S. Augustin.

<sup>5</sup> R. Poupardin, *Le royaume de Bourgogne (888-1038)*, Paris, 1907.

L'église ayant brûlé, le pape Eugène III consacre l'édifice restauré le 25 mai 1148. Mais la série des catastrophes n'était pas terminée, car à la suite d'un nouvel incendie, l'archevêque de Vienne consacre à nouveau l'église, avant 1196. D'après une bulle de Grégoire IX, en 1237, on voit que l'église menace ruine. Amédée IV semble avoir participé à des restaurations avant 1250. De nouveau en 1259 il est question de chutes de rochers qui menacent les édifices (bulle d'Alexandre IV, du 23 février 1259). Enfin, en 1345, l'abbaye et le bourg de St-Maurice sont la proie d'un vaste incendie. La reconstruction n'eut lieu qu'en 1365 et le contrat avec l'entrepreneur nous a été conservé<sup>6</sup>. Le gros œuvre n'est pas modifié, seule la couverture de l'église et les piliers nord de la nef sont réédifiés. Dans son testament, Amédée VI de Savoie demande la reconstruction totale des édifices (27 février 1383), vœu qui ne fut pas réalisé. Entre 1440 et 1445, Félix V fit construire une chapelle près du clocher pour abriter le trésor et les reliques ; elle existe encore au premier étage du corridor de l'abbaye. D'autres travaux ont dû être effectués à ce moment-là, soit aux piliers de la nef, soit dans l'ancienne chapelle des martyrs contre le rocher. Un nouvel incendie en 1560 nécessite une consécration de l'église restaurée, le 10 mai 1571 par l'évêque de Sion. On signale un tremblement de terre le 2 mars 1584 et des chutes de rocher en 1595.

Dès 1604, vu le danger des éboulements, l'abbé Pierre de Grilly accepte le projet de reconstruire l'église sur un autre emplacement, projet qui deviendra plus instant encore, après que le 3 janvier 1611 un important éboulement aura détruit le chœur de l'église. Le chœur de la nouvelle église est commencé en juin 1614 dans les jardins de l'abbaye ; les travaux de la nef ne seront entrepris qu'en 1617 par l'abbé Quartéry. La construction n'avance que lentement ; elle est reprise en 1622 et achevée peu après 1624, à la suite d'un contrat avec les frères Guillaume et Jean Minoie, de Lombardie. Le nouvel édifice qui utilisa beaucoup de matériaux des anciennes basiliques n'est consacré que le 20 juin 1627 par le nonce du pape.

Les bâtiments de l'abbaye en 1639 sont à leur tour reconstruits avec l'aile du réfectoire qui deviendra la bibliothèque et subsiste encore. Mais l'incendie du 23 février 1693, partie d'un four du bâtiment, activée par un fœhn violent, dévaste à nouveau l'abbaye et les trois quarts de la ville. Tout le mobilier et les toitures de l'église sont consumés ; seuls le clocher, l'aile de l'abbaye contre le Martolet, et le bâtiment de la bibliothèque échappent au désastre. Par le contrat de 1706, établi avec François Perret, François Gex, de Samoens, et Etienne

<sup>6</sup> J. Michel, *Le traité de 1365 pour la réparation de l'église de l'abbaye d'Agaune, Fribourg, 1896.*



Guillot, de St-Maurice, il est prévu une reconstruction des bâtiments de l'abbaye. L'église subit une complète restauration avec un nouveau mobilier. Les édifices actuels datent de cette époque. Ajoutons que le 3 mars 1942 le clocher est partiellement détruit par une chute de rochers.

C'est ainsi qu'au cours des siècles, Agaune a subi un nombre incroyable de destructions et de reconstructions dues à des faits de guerre, à des éboulements, et surtout à des incendies.

### **Situation des anciennes basiliques**

L'emplacement des anciennes basiliques est compris entre la paroi de rochers à pic et les bâtiments de l'abbaye au sud, au lieu dit «Le Martolet», dénomination portée par un grand nombre de cimetières barbares (Martheray, Marteraz, Marteret, etc...) soit dans notre pays, soit en France. Comme l'église a été déplacée au XVII<sup>e</sup> siècle, on a pu découvrir les anciennes constructions sans être obligé de fouiller sous les édifices existants.

A l'origine, il y avait en avant de la paroi de rocher surplombante en forme d'abri, une forte pente, composée d'éboulis, de pierres brisées, aussi de gros blocs, avec des couches intermédiaires de terre noire végétale, glissée des pentes surmontant le rocher. Contre la paroi même, à 80 cm. de profondeur, on rencontre une épaisse couche de limon fin. Les éboulements au cours des siècles ont été constants; aussi existe-t-il une zone de chute (3-4 mètres en avant de la paroi), où les maçonneries anciennes ont été complètement écrasées et disloquées. Le niveau actuel du corridor dit «des catacombes» n'est pas celui des caves, mais il correspond au sol des cours de l'abbaye. Ce sol ne s'est guère exhaussé; il n'est qu'à peine plus élevé que le niveau moyen de la grande source qui jaillit à l'ouest du Martolet. Ce passage des catacombes recouvre un réseau serré de tombes, qui sont constamment immergées dans la nappe d'eau provenant de la source.

Entre le sol près du rocher et le sol des cours de l'abbaye, la dénivellation moyenne est de 3 m. 50. Au nord du clocher, la pente est plus rapide que du côté de la source. Il a fallu établir les basiliques sur un talus de déblais provenant des éboulements, ce qui a nécessité la construction de murs de fondation profonds, en forme de terrasse. Presque partout on se trouve en-dessous du sol primitif des pavages des églises les plus anciennes, car les chœurs surélevés des basiliques ont été abaissés au niveau moyen de la nef du XI<sup>e</sup> siècle, niveau qui ne s'est guère modifié jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. Cet étagement des fondations a permis de découvrir les bases des édifices sur plus de 2 m. 50 de hauteur.

On a habité ce site dès l'époque préhistorique dans l'abri formé par le rocher. Nous y avons retrouvé une tombe de l'âge du bronze avec dalles, contenant encore deux belles épingles reposant sur la tête d'une sépulture féminine<sup>7</sup>. Tout près, il y avait des traces d'autres tombes probablement de la même époque. Une autre épingle en bronze a été trouvée en ville à la Place Notre-Dame. Sous l'abside du V<sup>e</sup> siècle, nous avons découvert une tombe avec toit en tuiles de la fin de l'époque romaine ; plusieurs autres du même type ont été mises au jour

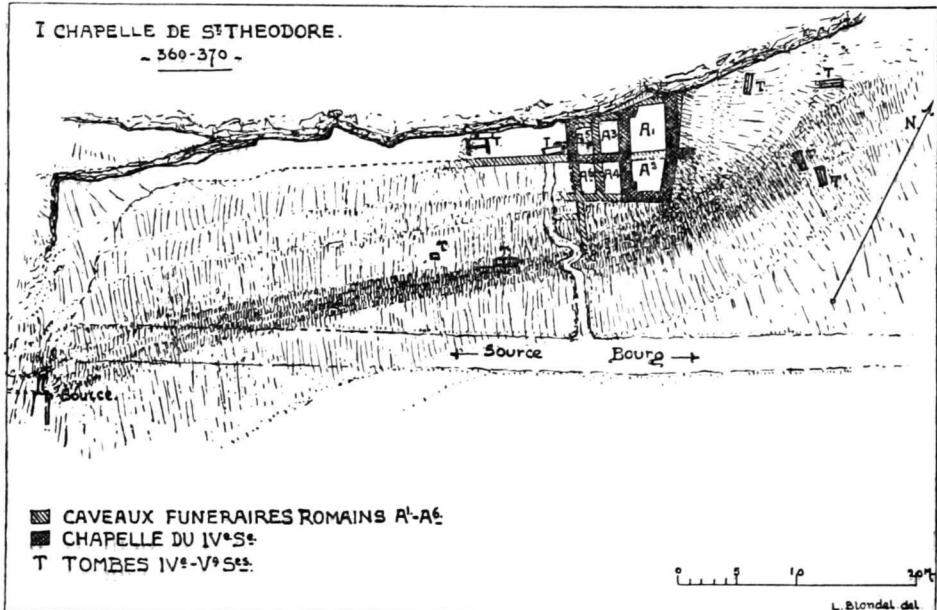


Fig. 1 — Première chapelle de S. Théodore et tombes romaines.

dans la déclivité entre le rocher et le clocher, sous les fondations de la nouvelle église (Fig. 13, 1). Bourban en avait déjà relevé d'autres, mais il ne précise pas leur emplacement. Un sarcophage quadrangulaire fait de grandes briques antiques était situé en-dessous des sarcophages mérovingiens (Fig. 13, 2). Ces tombes qui ont des orientations variables n'ayant pas fourni de mobilier funéraire, il est difficile de les dater ; mais elles semblent remonter à la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle, ou au début du V<sup>e</sup>. L'une des tuiles avait un signe avec une croix, ce qui pourrait indiquer que ces sépultures étaient déjà chrétiennes (Fig. 13, 1a).

<sup>7</sup> L. Blondel, dans *La Suisse primitive*, 8<sup>e</sup> année (1944), No 4, pp. 75-79.

Sous l'ancien hospice du V<sup>e</sup> siècle, nous avons découvert un curieux coffre cubique, constitué de 4 grandes tuiles romaines, avec les angles recouverts par des tuiles courbes contenant 4 crânes et des ossements entrecroisés. On a dû réunir plusieurs tombes à une époque déjà très ancienne. Indépendamment des fosses maçonnées construites pour les soldats martyrs, dont nous reparlerons plus loin, il existait un cimetière antique sur cet emplacement.

Sous l'abside de la basilique dite de Gontran nous avons reconnu un niveau de cendres romain avec un fragment de poterie sigillée et un débris de canal d'hypocauste. La source aussi était entourée de constructions antiques, certainement un nymphée, dont on a découvert un autel avec inscription, utilisé comme base dans une chapelle retrouvée au nord du clocher.

Le choix de l'emplacement contre le rocher, en partie entaillé pour y établir la première chapelle, rappelle les établissements monastiques de l'Asie Mineure et de l'Orient. Plus près de nous, dans les Gaules, St-Victor de Marseille fondé par le grec S. Cassien en 413, et aussi la disposition de la première crypte taillée dans le rocher de Montmajour, rappellent un usage et une tradition semblables.

## La succession des églises; description des édifices

### *Première chapelle funéraire.*

Contre le rocher, on a dégagé tout un réseau de murs en forme de quadrilatères dont la facture est encore romaine. On peut reconnaître 6 fosses, dont 4 mesurent en moyenne 2 m. 50 de longueur perpendiculairement au rocher sur 1 m. 40 à 1 m. 50 de largeur. Les deux autres plus à l'est sont plus larges, environ 3 mètres, et sont celles où l'on a retrouvé un grand tombeau maçonné avec trois sépultures sous l'obit de Wolchaire, le tombeau romain *Nitonia Avitiana* réutilisé, une tombe carolingienne avec peintures et, plus au sud, un tombeau maçonné et un sarcophage mérovingien intact. Ces fosses maçonnées sont tout à fait semblables aux *formae* des cimetières à l'air libre de Rome. Ces *formae* enterrées dans le sol contenaient des sarcophages; elles étaient distinctes des tombeaux de famille, monuments élevés au-dessus du sol. Les cimetières de St-Valentin, de St-Sixte et de Ste-Cécile à Rome ont conservé de nombreux caveaux de ce type, soit païens, soit chrétiens<sup>8</sup> (Pl. I et Fig. 1).

<sup>8</sup> O. Marucchi, *Le catacombe romane*, Anno XI, pp. 186 et suiv. — O. Wulff, *Altchristliche u. byzantinische Kunst*, T. I, pp. 48 et suiv.

Outre ces 6 divisions, on constate encore les traces d'autres *formae*, qui s'étendaient plus en avant sous les substructions de l'église du VI<sup>e</sup> siècle. Les deux caveaux les plus larges (A1, A2), soigneusement crépis et plâtrissés, montrent au nord et au sud deux contreforts aux angles ; ils ont été remaniés pour supporter une chapelle supérieure qui formait un rectangle de 5 m. sur 9. Il n'y avait pas de voûte sur ces caveaux, mais un sol avec dalles et mortier, en partie disparu lors des fouilles précédentes. On constate un premier remaniement du plan au-dessus du sol, avec un petit changement d'orientation de la paroi est. Il n'est pas douteux que ce rectangle est le reste de la première chapelle édiflée par l'évêque Théodore avant la fin du IV<sup>e</sup> siècle, et que les *formae* souterraines sont les fosses des martyrs rassemblées à cet endroit par le même évêque. Dans la suite, les tombeaux des martyrs ont dû être remplacés par les sépultures des dignitaires de l'abbaye, les anciennes reliques étant transportées ailleurs, entre autres dans les nouvelles cryptes. Au fur et à mesure de la découverte des corps des martyrs, on a augmenté le nombre des caveaux. Nous apprenons que pour la sépulture de S. Innocent, mise à découvert par le Rhône vers 470, il est ordonné de l'adjoindre sous la basilique aux autres sépultures des martyrs, *infra ambitum basilicae ceteris martyribus sepultura praecipuerat sociari*.

Ces chapelles à plan carré sont d'un type très ancien ; on les trouve aussi bien en Orient que dans nos pays occidentaux, par exemple à Ste-Reine d'Alise et dans beaucoup d'oratoires pré-romans<sup>9</sup>. Presque aussi ancien est le mur construit parallèlement au rocher, qui est dans le prolongement de cette chapelle ; il a été constamment réutilisé, élargi, reconstruit, pour servir de face latérale aux basiliques subséquentes (Fig. 2, E). C'était un long vestibule avec banc entaillé dans le rocher qui conduisait au premier sanctuaire et qui plus tard longera le premier hospice. Au début, la chapelle funéraire de Théodore n'a recouvert que les deux caveaux de l'est et à l'ouest les deux fosses proches du rocher dans le prolongement du vestibule. C'est certainement là qu'au X<sup>e</sup> siècle encore, se trouvait la *sanctorum spelunca in scopulo exciso* contenant les reliques, décrite par la Vie de S. Uldaric. L'image n'est pas fautive, car le rocher est en effet entaillé<sup>10</sup>.

Au midi de la chapelle cemetériale, contre le mur du long vestibule parallèle au rocher, nous avons retrouvé un grand rectangle de murs divisé en deux, très bien appareillé, qui ne peut convenir à une église, mais bien à une habitation (Fig. 2, B). Nous avons sans doute ici les restes de l'hospice-infirmerie, le *diversorium* indiqué par Euchèr avant

<sup>9</sup> J. Hubert, *L'art préroman*, 1938, pp. 18 et suiv.

<sup>10</sup> J. Gremaud, *op. cit.*, Nos 60 et 61.

450 et habité par les clercs ou cénobites qui précédèrent la fondation de l'abbaye. Ces clercs sont mentionnés ; ils soignaient les malades et les pèlerins qui cherchaient à obtenir leur guérison auprès des tombes des martyrs<sup>11</sup>. Entre la chapelle et ce bâtiment, on reconnaît les traces d'une entrée avec base d'escalier supporté par un mur en pierres sèches (Fig. 2, C). Comme la pente est raide, on devait accéder par une série de terrasses jusqu'au vestibule conduisant à la chapelle. Les murs de la basilique du VI<sup>e</sup> siècle coupant les fondations des maçonneries de l'hospice montrent bien que cette habitation est plus ancienne, soit du siècle précédent.

### *La basilique du Ve siècle.*

Dans la première moitié du Ve siècle, la chapelle de Théodore devenant insuffisante, on lui annexe à l'est une nouvelle église appuyée au rocher, avec une abside orientale à 5 pans, dont le plan est bien conservé (Fig. 2, A). Cet édifice à une seule nef mesure dans son axe 8 m. 50 de longueur intérieure, sur une largeur moyenne de 5 à 6 m. Il est qualifié de basilique au moment du transfert des reliques de S. Innocent vers 470. L'ancienne chapelle de Théodore formait un vestibule ou avant-nef devant le nouvel édifice. Des bases de colonnes, dont l'une est romaine et l'autre du XIII<sup>e</sup> siècle, supportaient un arc ou une poutraison à l'entrée de la nouvelle église. Il est probable que cette avant-nef possédait deux entrées, une au sud et l'autre ouvrant sur le vestibule parallèle au rocher à l'ouest. Ce dernier vestibule devait être compris dans l'ensemble du sanctuaire, de plan très irrégulier.

La nouvelle construction du Ve siècle offre le plus grand intérêt malgré les remaniements postérieurs, car les édifices bien datés de cette époque sont très rares<sup>12</sup>. Son plan primitif n'a pas été modifié, mais toute sa superstructure du côté du chœur a été reconstruite aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Primitivement, du narthex (chapelle de Théodore), on descendait un perron pour accéder à la nouvelle nef, beaucoup plus basse (env. 0 m. 80). Dans la suite, on a relevé tout le sol de la nef au niveau du narthex et établi un chœur beaucoup plus haut et voûté. Dans ce but, en avant de l'abside, on a construit un soubassement en arc de cercle devant les pans de l'abside qui, aux angles, soutenait des colonnettes à bases polygonales supportant les voûtes du chœur. A l'extérieur, les fondations de l'abside ont été renforcées avec de grosses pierres de taille. Le chœur même était de 1 à 2 marches

<sup>11</sup> M. Besson, *Nos origines...*, p. 71, et *Monasterium...*, p. 91.

<sup>12</sup> Sam. Guyer, dans *Die christlichen Denkmäler des I. Jahrtausends in der Schweiz*, 1907, avait déjà attribué cette église à la période la plus ancienne.

plus élevé que le reste de la nef. Les fondations, à l'extérieur, s'arrêtaient 20 cm. au-dessus d'un épais sol en béton romain. La hauteur primitive de cet édifice était beaucoup moins importante, le toit à un pan s'appuyant au rocher. On voit encore 4 entailles de 0 m. 25 dans le roc pour les poutres du toit.

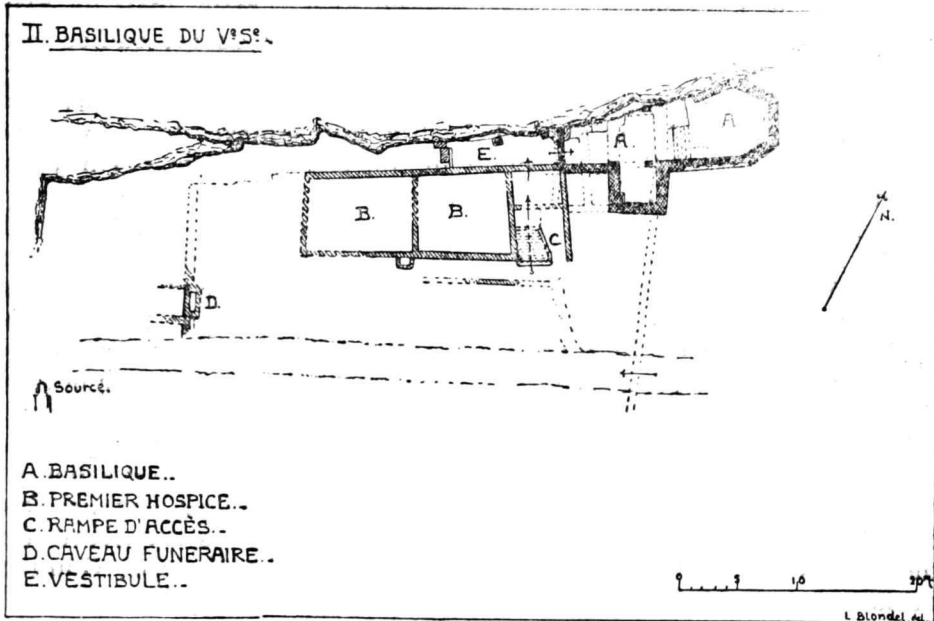


Fig. 2 — Basilique du Ve s. avec ses dépendances.

Au niveau ancien du sol de l'abside, on a retrouvé un énorme bloc engagé sous le mur oriental ; dépassant à l'intérieur le nu de la paroi il devait supporter un autel. Cette disposition de l'autel appuyé contre la paroi du chœur est intéressante et peu fréquente. Alors que les maçonneries de l'abside ont été remaniées et surélevées, il n'en est pas de même du mur longitudinal sud, opposé au rocher. A mi-hauteur se dessine le décor de 5 panneaux séparés par d'étroits pilastres. Nous avons bien ici la façade originale (Fig. 12). Ce motif de plates-bandes, devant être surmonté d'arcades, apparaît dès la fin de l'époque romaine à Rome (Ste-Pudentienne, IV<sup>e</sup> s.) et aussi en Orient, principalement dans l'architecture de brique, puis dans l'art byzantin. Un exemple connu avec doubles arcatures se trouve à *S. Giovanni in Fonte* à Ravenne (V<sup>e</sup> s.). C'est ce dernier type qui devait se retrouver ici ; il faut le distinguer de la décoration à pilastres plus espacés, que nous verrons appliquée à la basilique du VI<sup>e</sup> siècle.

Le plan de cette église est encore celui d'une chapelle cimetériale rappelant de nombreux édifices de Syrie et d'Asie Mineure, mais, fait intéressant, l'abside est analogue à celle de St-Bertrand de Comminges, l'antique *Lugdunum Convenarum* réparée déjà vers 408<sup>13</sup>. Ce type était donc en usage dans la Gaule chrétienne ; on en retrouve le dessin plus près de nous dans la crypte de St-Irénée à Lyon, surmontée d'une basilique dès le VI<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup>. Ce n'est pas un plan romain, mais un plan d'importation orientale. Ajoutons que les mesures de cet édifice correspondent mieux au pied antique qu'au pied du moyen âge.

Appartenant au même groupe d'édifices, il faut décrire dans l'angle compris entre le narthex et l'église une annexe de plan carré irrégulier, mesurant 2 m. 75 sur 2 m. 75, aux murs épais. On y accédait de l'ancienne chapelle de Théodore en descendant 5 marches maçonnées, encadrées par un banc aussi en maçonnerie (Fig. 3, B et Pl. III, 2). En cherchant à découvrir son sol, on a mis à nu un four à chaux composé de briques disposées en forme de rayons, reposant sur une couche d'argile et de cendres. Plus bas, le sol primitif fait de mortier très épais avec tuiles remonte contre les parois. Ce sol, soigneusement glacé à la surface est intact, sauf au NE de la pièce, et semble former le fond d'une cuve ou piscine. Cette salle a été modifiée et légèrement rétrécie au sud, où se trouve aussi un banc maçonné, pour pouvoir construire la nouvelle abside de la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Nous avons ici très probablement les restes d'un baptistère postérieur comme date à l'église du V<sup>e</sup> siècle, car sa décoration à plates-bandes extérieure forme un des côtés de la salle, mais antérieur à la basilique de Gontran de la fin du VI<sup>e</sup> siècle, qui rétrécit sa largeur. Ce baptistère devrait donc être contemporain de la basilique de Sigismond du début du VI<sup>e</sup> siècle, peut-être un peu antérieur. Nous ignorons tout de la couverture de cet édifice, sans doute voûté, étant donné la grande épaisseur des murs. On sait que, dès l'origine, l'abbaye de St-Maurice avait le droit de baptême pour toute la région. On vient de découvrir, en février 1948, dans la cour à l'ouest de l'église actuelle un baptistère au centre d'un édifice carré, qui peut remonter à la fin du VI<sup>e</sup> siècle et qui a dû succéder à ce premier baptistère.

Dans la suite, après le XI<sup>e</sup> siècle, cette salle a été transformée ; on a créé une ouverture dans la paroi est qui sera abaissée pour faire suite à une nouvelle chapelle, construite plus à l'orient, avec abside circulaire. Nous reparlerons de cette chapelle.

Mentionnons encore que, contre le rocher, entre la chapelle de Théodore et celle du V<sup>e</sup> siècle, on a retrouvé un massif carré avec,

<sup>13</sup> Hubert, *op. cit.*, p. 45, et R. de Lasteyrie, *L'architecture française à l'époque romane*, 2<sup>e</sup> éd. revue par Marcel Aubert, Paris, 1929.

<sup>14</sup> Hubert, *op. cit.*, p. 55.

au centre, les traces d'un cercle avec des briques, le tout de facture grossière et plus récent comme date. Il se peut que nous ayons là une base d'autel avec *ciborium*, placé droit devant la crypte funéraire primitive.

### *Basilique de S. Sigismond.*

Après la constitution de l'abbaye, en 515, Ambroise deuxième abbé (516—520) fit édifier avec l'appui du roi Sigismond une nouvelle basilique indépendante de la première église cémentaire, qui demeura intacte contre le rocher (Fig. 3 et Pl. II, 2). Cet édifice, construit dans la pente, présente le plan classique des basiliques romaines à 3 nefs avec abside circulaire, flanquée de deux sacristies rectangulaires, dispositif plus fréquent en Syrie et en Afrique qu'à Rome même, mais qu'on relève à St-Germain de Genève<sup>15</sup>. La nef avec ses bas-côtés est moins large à l'ouest qu'à l'est, irrégularité certainement due à la déclivité du terrain. Tout en recouvrant l'ancien bâtiment de l'hospice, le mur du bas-côté nord utilise le mur du vestibule parallèle au rocher. Les dimensions de cette église sont dans l'axe, abside comprise, de 25 m., sur une largeur totale de 11 m. à l'est et 9 m. 40 à l'ouest. Cette église, dont l'entrée était à l'occident, était précédée d'une galerie formant vestibule (Fig. 3, E). On accédait à ce vestibule par un passage parallèle avec escaliers, qui a subsisté jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle, puis a été fermé et remblayé (Fig. 3, G). De nombreuses tombes ont recouvert ces remblais.

A la même époque se dessine le plan général de l'abbaye annexée aux basiliques. Un couloir au pied de la pente, appelé plus tard «les catacombes», parallèle à la nouvelle église, était décoré à ses deux extrémités est et ouest de portails en pierres de taille, accès principaux du sanctuaire (Fig. 3, F). Celui de l'est existe encore intact, c'est un portail romain remanié<sup>16</sup>. Un mur de clôture devait le relier à la basilique contre le rocher. Entre cette clôture et l'abside de la nouvelle église, on devait pouvoir accéder directement aux tombeaux et à la crypte des martyrs. A l'opposé, le portail de l'ouest est moins bien conservé ; son arc a disparu. Immédiatement à côté, au nord, s'ouvrait le couloir qui montait à l'entrée de la basilique. En venant de la ville, on devait donc contourner toute l'église pour arriver à son entrée principale. La grande

<sup>15</sup> L. Blondel, *Les premiers édifices chrétiens de Genève*, dans *Genava*, T. XI, pp. 86 et suiv.

<sup>16</sup> N. Peissard, dans *Indic. ant. suisses*, T. 26 (1926), pp. 92-94.



galerie entre les arcs séparait l'église et les bâtiments conventuels ; à l'origine elle n'était pas recouverte d'une voûte.

Le long vestibule contre le rocher devient une chapelle latérale avec une abside circulaire, placée à la hauteur de l'abside principale (Fig. 3, D). Des colonnes avec bases antiques, appuyées au rocher, supportaient en cet endroit les poutres d'un toit à un pan. Cette chapelle latérale recouvrant une série de tombeaux très anciens, rappelle la disposition des églises avec nef particulière, destinée à abriter les sépultures, qu'on remarque en Cappadoce et en Syrie<sup>17</sup>.

Si nous examinons de près la basilique de Sigismond, nous constatons que l'abside était construite sur un des caveaux ou *formae*, établis contre le rocher. C'était une simple confession sous l'autel, probablement avec accès latéral, qui n'a pas laissé de traces. Sa forme semi-circulaire reproduit exactement l'abside supérieure ; son sol en chaux a été retrouvé. Elle s'étendait à l'ouest jusqu'au mur de l'hospice du V<sup>e</sup> siècle. Cette confession a subi des modifications ; elle a été doublée intérieurement par un mur qu'on a cru être un banc presbytéral, mais cette maçonnerie n'est pas liée à celle de l'abside. De hauteur très irrégulière, elle devait supporter une voûte établie à une date postérieure, au moment de l'extension de l'église à la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Le sol retrouvé n'est pas, comme le croyait Michel, celui de l'église, qui était beaucoup plus haut et a été arrasé dans les transformations du XI<sup>e</sup> siècle. Comme nous le verrons, cette confession est devenue plus tard une crypte. Il est cependant très probable qu'au-dessus de cette maçonnerie il y avait en effet un banc presbytéral entourant le chœur.

Des plans de crypte semi-circulaire se retrouvent en France dans des exemples plus tardifs comme St-Aphrodise de Béziers et Chartres<sup>18</sup>. Quant à la forme circulaire du chœur, type classique des basiliques romaines, on la rencontre très anciennement en France, entre autres à St-Pierre de Vienne et à St-Jean de Lyon. On la reconnaît aussi à Genève, soit à la cathédrale de St-Pierre, édifiée par Sigismond au VI<sup>e</sup> siècle, soit à l'église de St-Germain<sup>19</sup>. Les petites sacristies latérales ont été remaniées à plusieurs reprises ; celle du sud était consolidée par un grand contrefort. Le sol de l'abside, comme nous l'avons vu, a disparu ; il devait être 0 m. 70 plus haut que le pavage de la dernière église. La nef principale était sans doute séparée des bas-côtés

<sup>17</sup> Hans Rott, *Studien über christlichen Denkmäler Pisidien, Pamphylien...*, 1908. Entre autres St-André à Til, Kizilkisse de Sivri-Hissar, Ütsch Ajak, etc... Disposition rappelée par C. H. Baer à propos de St-Alban de Bâle, dans *Indic. ant. suisses*, T. 38 (1936), pp. 95 et suiv.

<sup>18</sup> Hubert, *op. cit.*, p. 63.

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 45 et suiv. — L. Blondel, *Les premiers édifices...*, pp. 78-89. — Forme retrouvée sous la cathédrale de Coire ; cf. E. Pöschel, *Zur Baugeschichte der Kathedrale...* dans *Indic. ant. suisses*, T. 32 (1930), pp. 99 et suiv.

par des colonnes dont les bases en maçonnerie ont disparu, sauf une. Les colonnes, probablement arrachées à des monuments antiques, ont été réemployées dans les édifices postérieurs ; celles des fenêtres du clocher pourraient en provenir.

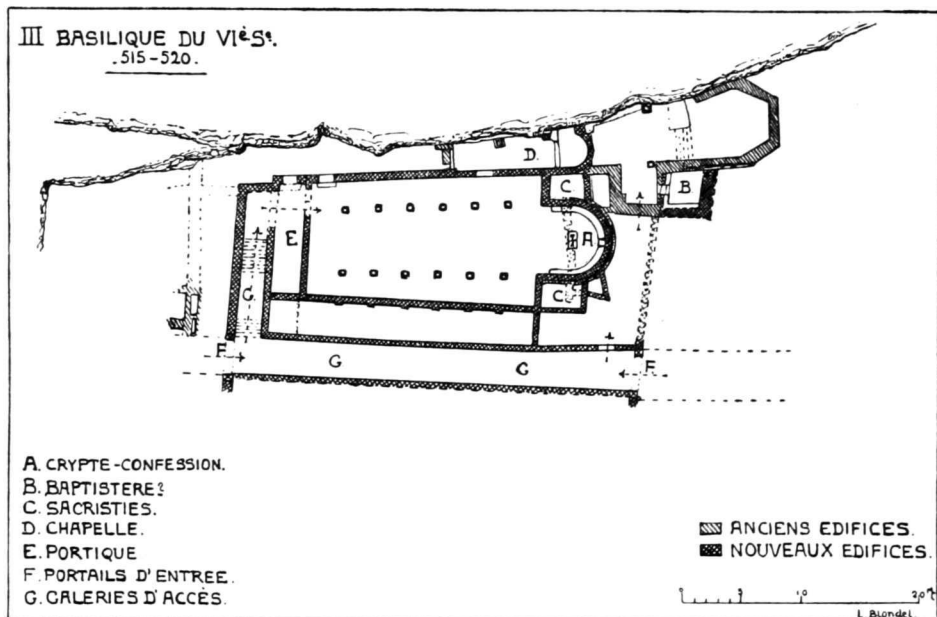


Fig. 3 — Basilique du VI<sup>e</sup> s., dite de S. Sigismond.

La décoration extérieure de cet édifice est particulièrement intéressante. Soit l'abside, soit la face sud étaient pourvues de petits pilastres de faible saillie de 0 m. 45 à 0 m. 50 de largeur, avec des espacements variant de 2 m. 20 à 2 m. 30. Cette ordonnance rappelle celle de l'architecture byzantine entre autres *St-Appolinare in Classe* et *Galla Placidia* à Ravenne. Si l'on dispose les colonnes de la nef dans l'axe de ces pilastres, on obtient 7 travées pour les bas-côtés. Les pilastres de l'abside au nombre de 4 sont en maçonnerie ; l'un d'eux avait pour base la stèle romaine dédiée à *Acaunensia*. Ce mur d'abside était revêtu à l'extérieur d'un enduit, comme s'il était destiné à être vu d'un couloir intérieur. Il est probable, comme nous l'avons dit, qu'un passage couvert appuyé à l'édifice permettait de se rendre directement de l'entrée principale à l'ancienne chapelle des martyrs.

Du côté SO l'angle de la basilique reposait sur une grosse pierre de taille à une profondeur moins grande qu'à l'est. La galerie ou narthex formant portique du même côté n'avait que 2 m. 50 de large ; il semble qu'on pouvait de là communiquer avec l'abbaye par un passage surélevé passant par-dessus le grand corridor d'entrée. La porte principale de la basilique, proche du bas-côté nord, a entièrement disparu sous l'écrasement d'énormes blocs de rochers. Le mur à pilastres méridional conservé sur plus de 2 m. de hauteur montre une facture très soignée avec un petit appareil et par endroits des bandes de briques. Il ne nous est parvenu aucune trace certaine de la décoration peinte, les stucs retrouvés appartenant aux époques postérieures.

### *Basilique dite de Gontran.*

Après les destructions dues aux Lombards, vers 574, cette basilique est partiellement modifiée vers 580 (Fig. 4).

Une nouvelle abside polygonale, beaucoup plus vaste que la précédente, est construite à l'orient ; elle vient se raccorder à l'ancienne nef qui conserve ses dimensions précédentes. Par contre, tout le front sud est transformé. Pour éviter aux pèlerins et aux fidèles une montée trop rapide pour accéder à l'entrée de la basilique, on établit une rampe sans escaliers entre la première galerie inférieure horizontale et le côté sud de la nef (Fig. 4, C). Cette rampe contournant la basilique fait retour sous l'ancien portique occidental. Immédiatement après le portail romain, une porte à main droite donnait accès à ce long couloir pourvu d'un banc latéral. Un autre couloir à l'est, desservi par la même entrée, permettait de contourner l'abside par l'extérieur pour se rendre directement à l'antique basilique du rocher. L'abside est encore revêtue jusqu'aux fondations d'un fin plâtrissage montrant cette disposition. Sous la rampe, on a retrouvé des tombes recouvertes de dalles de schistes ; l'une d'elles était voûtée et ouvrait latéralement sur la galerie des portails, comme dans les vraies catacombes. L'ancien accès menant de la galerie des portails directement à l'entrée de la basilique est conservé (Fig. 4, D et Pl. III, 1).

La nouvelle rampe était voûtée avec des tufs taillés et appareillés ; elle était éclairée du côté de la galerie des portails par une série de 9 baies. La hauteur de ces voûtes empêchait nécessairement l'établissement d'un bas-côté au niveau de la nef principale ; dans la dernière partie au-dessus de la rampe devaient exister des tribunes, fréquentes déjà à cette époque, alors qu'au-dessus de l'entrée au SE les arcs renforcés indiquent un transept au niveau de la clôture du chœur précédant l'abside. On ne se serait du reste pas donné la peine de voûter cette rampe si elle n'avait pas été surmontée de tribunes. Ces modifi-

cations au plan primitif eurent pour conséquence de supprimer les colonnes sud de la nef, en reportant les piliers à l'alignement du mur intérieur de la rampe. Par contre, l'ordonnance de la basilique du côté septentrional n'a pas dû être modifiée.

La rampe avait une décoration simple de larges bandes peintes en rouge encadrant des panneaux blancs, alors que les voûtes semblent avoir été recouvertes de peintures ornementales. Au VIII<sup>e</sup> siècle, nous le verrons, ce passage sera supprimé, remblayé, et progressivement rempli de tombes qui, comme époque, s'espacent de la fin de l'époque carolingienne jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle.

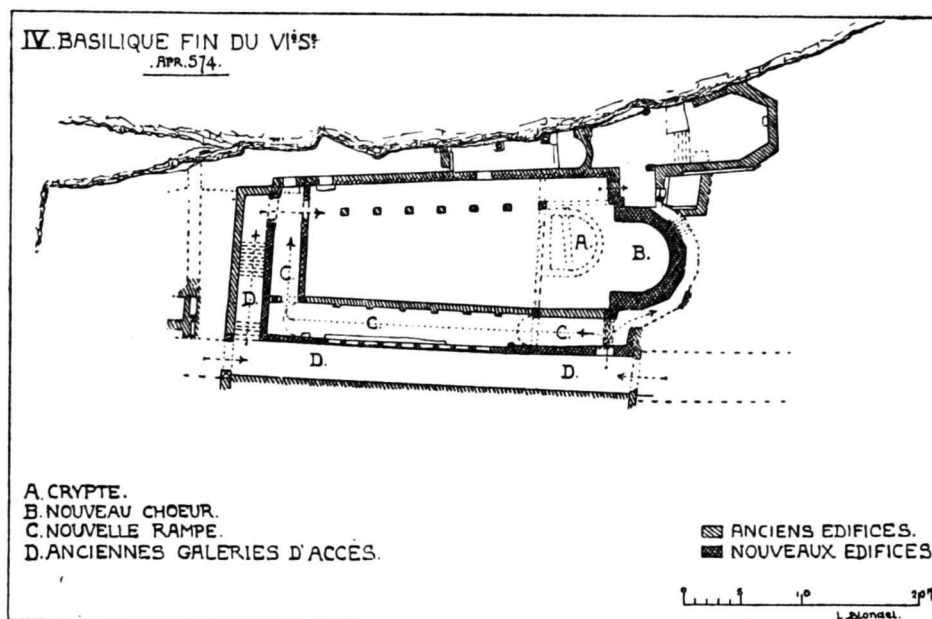


Fig. 4 — Basilique de la fin du VI<sup>e</sup> s., dite de Gontran.

L'abside polygonale à 7 pans, plan assez rare, connu des architectes de Syrie et de Byzance, devait être précédée d'un chœur (Fig. 4, B). Elle était surélevée de plusieurs marches au-dessus de la nef. Etant donné la hauteur de l'abside au-dessus des fondations, elle possédait un étage de caves avec un sol de chaux, mais qui n'était pas aménagé en crypte. L'ancienne confession de l'époque de Sigismond ne fut pas déplacée, mais renforcée pour recevoir une voûte, comme nous l'avons décrit ; seul le nouvel autel principal dut être légèrement déplacé pour rester dans l'axe de l'église (Fig. 4, A). La confession devint donc à cette époque

une vraie crypte, mais sans couloirs d'accès ouverts au public. Le développement de l'abside et du chœur devenait une nécessité pour pouvoir contenir les cinq séries de chanteurs alternant pour psalmodier la *laus perennis*<sup>20</sup>.

### *Basilique carolingienne.*

A la suite d'événements inconnus, cette basilique subit une destruction et fut reconstruite d'après la tradition vers 787, sous l'abbé Althée. Cette reconstruction est confirmée par les fouilles, mais cette date de 787 est arbitraire. Il est certain qu'avec l'appui de Charlemagne, la prospérité grandissante de l'abbaye, l'affluence des pèlerins, une augmentation de la basilique principale se soit imposée. Mais cette extension a été exécutée en plusieurs étapes, et il est probable que c'est le prédécesseur d'Althée, Willicaire, déjà à St-Maurice vers 762, qui a commencé les travaux.

La première étape a consisté à reporter l'abside orientale plus à l'est ; elle a encore un plan à 7 pans avec des maçonneries très épaisses de 1 m. 80 à 2 m., avec des contreforts engagés sous le clocher actuel (Fig. 5, A). La courbe intérieure est allongée et l'axe dévié afin d'éviter les constructions de l'ancienne basilique du rocher. Cette courbe en ellipse rappelle celle de St-Symphorose près de Rome. La confession est déplacée et reliée à des couloirs circulaires suivant la courbe de l'abside, et par un embranchement central on parvenait au tombeau où les reliques étaient placées sous le maître-autel. La place de ce tombeau a nécessité une brèche dans l'épaisseur de l'abside précédente. Malheureusement, si la base des couloirs annulaires s'est conservée, toute la superstructure et le corridor médian ont disparu au moment de l'abaissement du sol au XI<sup>e</sup> siècle. La maçonnerie du mur du narthex de cette dernière église a détruit la confession. A l'origine, on a évité de remblayer l'espace compris entre les deux absides en laissant encore partiellement l'ancien corridor contournant l'abside de la fin du VI<sup>e</sup> siècle ; il devait être possible de passer sous l'extrémité de la nouvelle confession.

La disposition de la crypte montre qu'elle appartient à deux périodes successives de construction (Fig. 6 et coupe Fig. 7). Au début, on conserva l'ancienne entrée inférieure ouvrant sur la galerie des portails (catacombes) tout en bouchant par un mur l'accès à la rampe de la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Le corridor circulaire appuyé au mur d'abside partait de ce vestibule inférieur et, après un escalier, conduisait les fidèles au cou-

<sup>20</sup> Pour la *laus perennis* ou *psallentium adsiduum*, cf. M. Besson, *La donation d'Ayroneus à St-Maurice, 8 octobre 765*, dans *Rev. hist. ecclésiastique suisse*, T. 3, pp. 294-295.

loir médian aboutissant à la confession. La suite du couloir circulaire aboutissait par un dernier escalier à la chapelle du rocher. Ainsi, ces couloirs avaient une double destination : la visite de la confession sous le maître-autel et la liaison entre l'entrée et l'ancien *martyrium* contre le rocher. Dans une deuxième période, on supprima complètement le début du couloir inférieur pour l'établir plus haut, en reliant le bas-côté sud de la basilique à la chapelle du rocher en passant devant la confession, tout en restant sensiblement au même niveau. Pour réaliser cette modification, il a suffi de supprimer le premier escalier et de remonter toute la première partie du couloir circulaire. En résumé, les circulations établies à l'origine à l'extérieur des absides sont remplacées par des corridors intérieurs, permettant en outre de visiter au passage une confession placée sous le maître-autel.

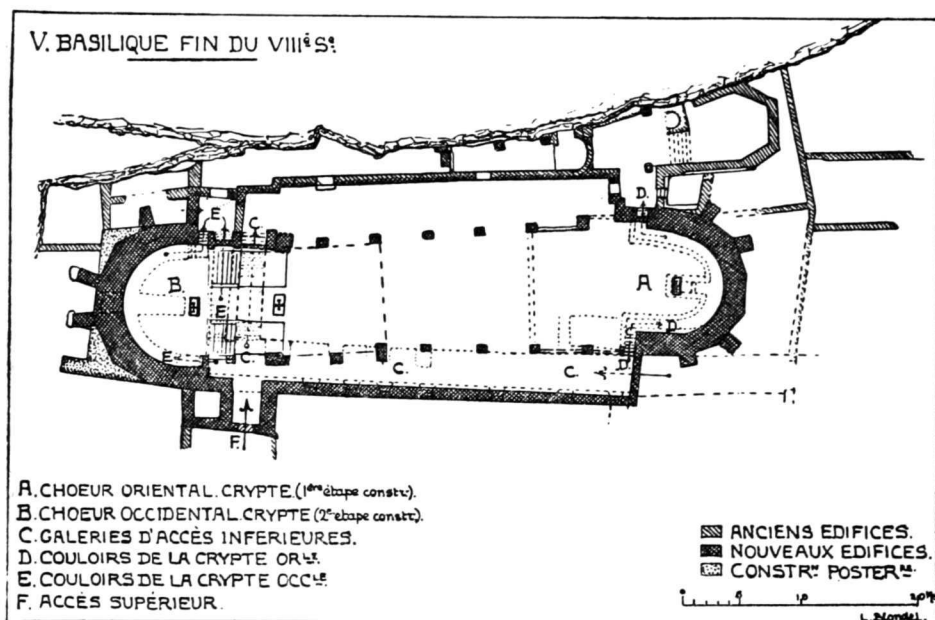


Fig. 5 — Basilique carolingienne.

La basilique est fortement élargie ; dans ce but, toute l'ancienne rampe est supprimée, comme nous l'avons vu, la nouvelle nef la recouvrant. Un bas-côté sud est établi par-dessus la galerie des portails qui est voûtée (Fig. 5, C). Les piliers de la nef, de ce côté, sont reportés sur le mur méridional de l'ancienne rampe. Du côté nord, les piliers sont déplacés pour élargir le bas-côté septentrional et l'équilibrer avec celui du sud. Leurs fondations sont sur le même emplacement que celles qui furent réédifiées en 1365.

Dans une deuxième étape, on procéda encore à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle à une innovation très importante, en créant une deuxième abside à l'occident (Fig. 5, B). On peut se demander la cause et les raisons de cette extension. L'examen du plan et les substructions nous fournissent la réponse à cette question. Dès une époque très ancienne, déjà au V<sup>e</sup> siècle, il existait derrière la source un tombeau révééré, entouré sans doute d'une petite chapelle ou *martyrium*. Ce tombeau, appuyé contre un mur encore de facture romaine, traversant le Martolet du nord au sud, devait être englobé dans un petit édifice isolé, probablement quadrangulaire, situé en face de la basilique de Sigismond (Fig. 2, D et Fig. 3). Les galeries d'entrée menant à la basilique passaient entre ce *martyrium* et le portique de l'église. Le plan primitif de cette chapelle nous échappe, car Bourban n'a pas fouillé entre les murs des couloirs maintenant recouverts d'une dalle. Cependant l'épaisseur très inégale des murs indique une autre disposition<sup>21</sup>.

Avec l'extension du culte des reliques, qui se développe fortement à l'époque carolingienne, on créa dans nombre d'églises de nouvelles chapelles sur les tombeaux des saints. La plupart des chœurs occidentaux sont établis dès ce moment pour abriter des tombeaux placés sous un nouvel autel<sup>22</sup>. Dans presque toutes les églises à double abside, on constate que l'un des deux chœurs a été établi postérieurement, le plus récent vers le porche d'entrée<sup>23</sup>. Ici, nous avons la preuve qu'on a respecté l'emplacement de ce *martyrium* pour y établir une crypte avec couloirs circulaires logés dans une abside. Or, l'axe de ce tombeau n'est pas dans le prolongement de l'axe de la basilique. S'il n'y avait pas eu antérieurement déjà un édifice, on aurait établi la nouvelle abside exactement en face de l'autre, ce qui est loin d'être le cas ici.

Cependant, le raccord des couloirs et des fondations de cette crypte est bien relié aux murs du reste de la basilique du VIII<sup>e</sup> siècle ; les murs ont été construits à la même époque, peu après l'abside orientale. Cette crypte retrouvée par Bourban et qui, jusqu'en 1227, a conservé les reliques de S. Maurice, n'est pas du IV<sup>e</sup> siècle, comme il le croyait ainsi que Peissard, mais postérieure de quatre siècles. Seul le mur du tombeau avec l'*arcosolium*, du reste remanié, et le mur sud du couloir médian qui est plus épais, appartiennent à une construction antérieure.

Cette nouvelle crypte était accessible directement par la galerie des portails par son extrémité ouest, bouchée dans la suite par les

<sup>21</sup> Pour le plan, cf. N. Peissard, *La découverte du tombeau de S. Maurice...*

<sup>22</sup> Par exemple à Orléansville, où la deuxième abside a été construite postérieurement autour de la tombe de S. Preparatus. Cf. Wulff, *op. cit.*, T. I, p. 221.

<sup>23</sup> Pour les porches et les églises à double abside, cf. Hans Reinhardt et Etienne Fels, *Etude sur les églises porches carolingiennes*, dans *Bulletin monumental*, T. 92, 1933, pp. 331-365.

constructions du XVIII<sup>e</sup> siècle. A partir de cette entrée, le corridor suivait la courbe de l'abside, passait devant le couloir face à la confession et à l'arcosolium, pour aboutir à un escalier débouchant dans un vestibule regardant le rocher. D'autre part, une autre galerie, bouchée dans la suite, montait directement de la galerie des portails au rocher en passant derrière le tombeau, parallèlement à l'ancienne galerie menant à l'entrée des premières basiliques (Fig. 5, E). Dans les res-

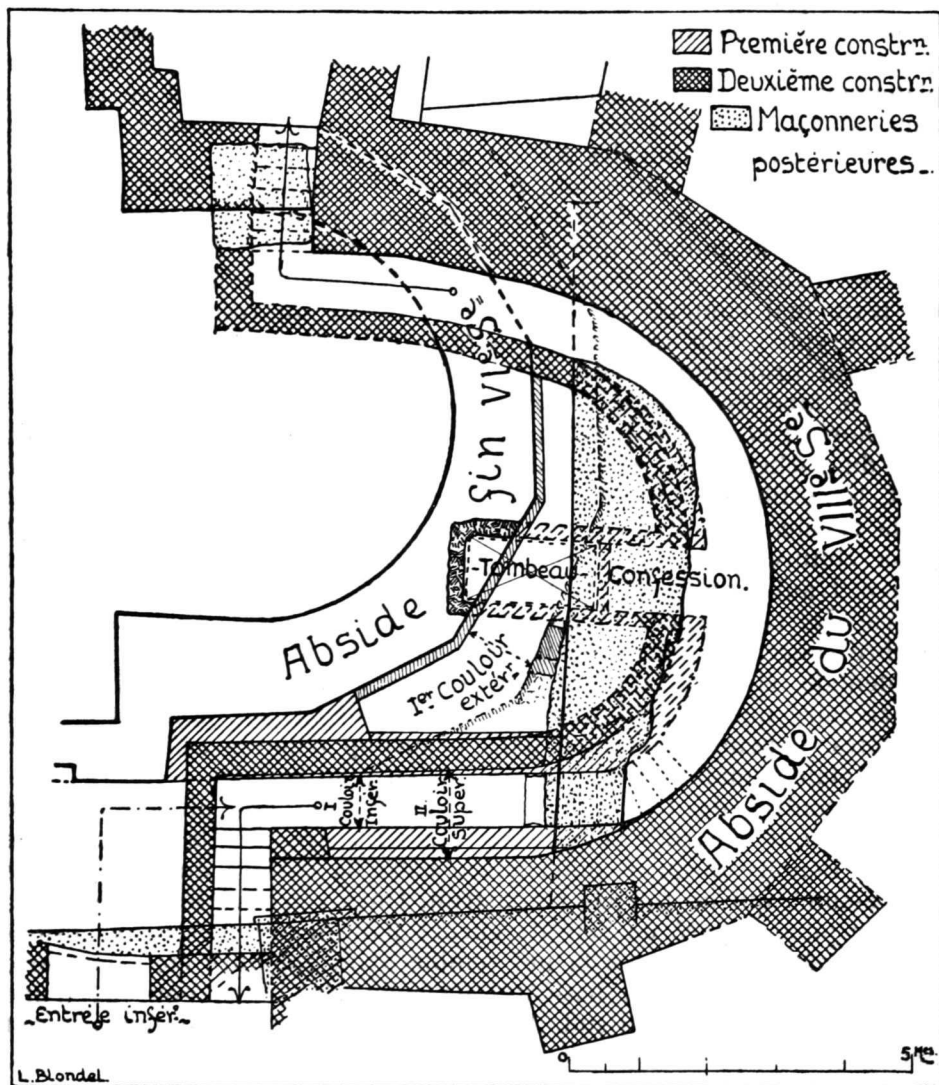


Fig. 6 — Plan des couloirs de la crypte orientale. Double transformation.

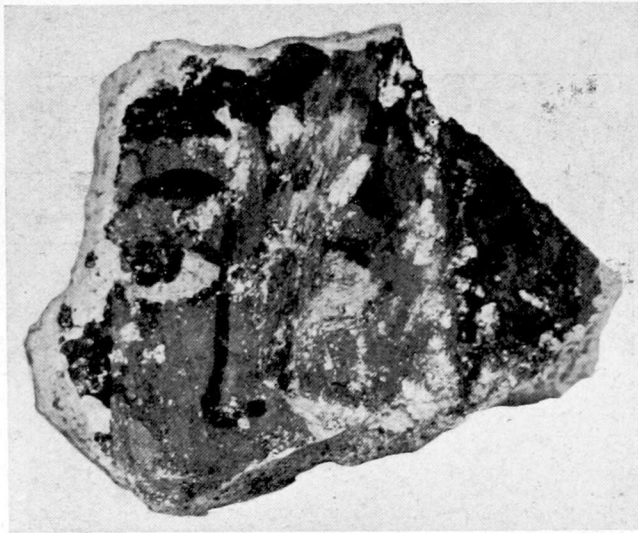


taurations précédentes, on a rétabli au nord la communication entre le couloir circulaire et le passage derrière la confession ; on peut se demander si, à l'origine, ce n'était pas déjà le cas, car la maçonnerie est très peu épaisse à cet endroit. En élévation, on voit que cette crypte était comprise dans une abside de forme polygonale irrégulière, noyée plus tard dans un énorme empâtement de maçonnerie quadrangulaire. Il est probable que, dans les fondations, il ait toujours existé un massif destiné à protéger les reliques contre les chutes de rochers et que la forme polygonale indiquée par les contreforts n'ait présenté ce plan qu'aux étages supérieurs. En effet, à la base, les maçonneries sont complètement liées et forment un seul bloc. Cet empâtement se retrouve dans plusieurs églises en France, entre autres à Vaison ; il est en général une adjonction des XI<sup>e</sup> ou XII<sup>e</sup> siècles<sup>24</sup>.

En face de la confession, à l'ouest, il y avait un autel dans une niche, reconstituée par Bourban ; son plan primitif est incertain, mais les fouilles ont montré que cette petite chapelle ne faisait pas saillie hors de l'abside ; elle devait aussi être en relation avec une tombe. Un texte mal compris du XVII<sup>e</sup> siècle donne du reste la description de la crypte : *Sub ipso magno altari* (celui de l'abside occidentale) *illud erat oratorium versus originem fontis in capite catacubarum positum, lapis erat marmoris rubri, duplex erat ingressus a parte rupis, chori et vivari.* Il faut l'interpréter ainsi : double était l'entrée du côté du rocher, on y parvenait du chœur ou du vivier (source). En effet, le vestibule contre le rocher, où aboutissait le couloir circulaire de la crypte, ouvrait d'un côté sur le chœur (pas l'abside) de l'église et sa clôture, de l'autre sur le passage conduisant au vivier de la source. L'autre entrée de la crypte était à la tête, soit au début de la galerie des catacombes et menait à l'oratoire sous le maître-autel de marbre rouge. La liaison de la nef, entre l'abside orientale et l'abside occidentale, était assez imparfaite au point de vue constructif, et ne put se faire que grâce à des arcs de largeur inégale donnant sur les bas-côtés. Cependant, comme dans beaucoup d'autres églises, ces inégalités étaient moins visibles à l'œil qu'en plan.

Le contrat de 1365 pour la reconstruction des piliers au nord nous explique que, dès l'origine, il y avait 7 arcs dès la chapelle dite de « M. Benoît » jusqu'au pilier placé entre la clôture du chœur et le maître-autel, qui ne fut pas reconstruit. On a retrouvé les bases de ce dernier pilier séparé de l'abside encore par un arc. Les deux absides étaient voûtées, alors que la nef semble avoir toujours été recouverte par une charpente. Les bas-côtés devaient être aussi pourvus d'une voûte, au moins celui du sud. Au midi, les difficultés techniques furent assez grandes ; pour étayer les bases des 3 derniers piliers occidentaux,

<sup>24</sup> Enlart, *Manuel d'archéologie française*, T. I, pp. 223-224.



1. Fresque carolingienne.



2 Vue des absides du VIe S., avec les tombeaux plus récents.

*Planche III*



1. Vue de la rampe du VII<sup>e</sup> S. et de l'abside polygonale de la fin du VI<sup>e</sup> avec le couloir de crypte



2. Ancien baptistère (?) et four à chaux.

il fallut construire des massifs de maçonnerie empiétant sur le grand passage inférieur des catacombes. D'autre part au niveau de l'église le bas-côté sud allait en se rétrécissant vers l'ouest. Cette disposition ne facilitait pas l'accès à la basilique, puisqu'on avait supprimé la rampe et qu'il n'existait plus que deux passages montant des catacombes au niveau de la nef. Pour remédier à cet inconvénient, on établit une nouvelle entrée dans l'axe de la dernière travée occidentale de la nef (Fig. 5, F). Nous pensons que par un escalier du côté de l'abbaye, on devait parvenir directement au niveau supérieur de la nef et non à la galerie des catacombes qui, du reste, était éclairée par des fenêtres ouvrant sur les cours de l'abbaye. Les relevés exécutés dans les caves de l'abbaye ont démontré que toutes les anciennes substructions existaient encore.

Le plan du chœur occidental peut être reconstitué avec exactitude. A l'alignement des deux gros piliers, les derniers de la nef, il y avait un premier autel encadré par des dalles de mosaïques en marbre, conduisant à deux escaliers qui montaient à l'abside, dont le centre était occupé par un deuxième autel surmontant la confession de S. Maurice. Il est probable qu'un banc presbytéral devait être établi tout autour de l'abside. Quant aux gros piliers dont nous avons parlé, ils étaient décorés chacun d'une colonne dont on a retrouvé une base antique encore en place dans le mur actuel de l'abbaye. Peut-être les colonnes en marbre noir avec les curieux chapiteaux qui les surmontaient à l'arc triomphal de l'église du XVII<sup>e</sup> siècle, en proviennent-ils ?

Nous ne savons pas au point de vue liturgique le rôle réservé respectivement aux divers autels, les sanctuaires orientaux et occidentaux ayant chacun un maître-autel surmontant une confession et tous deux étant précédés d'un enclos ou chœur, où se rassemblaient l'abbé et son chapitre. Il est probable que l'abside orientale, très surélevée pour permettre le passage du couloir de la confession, avait encore des gradins en maçonnerie faisant suite au chœur où prenaient place les chanteurs. On a retrouvé sur cet emplacement deux grandes pierres incurvées, qui semblent avoir appartenu à ces bancs placés en hémicycle. En Occident, l'exemple le mieux conservé de cette disposition se voit à Torcello, mais en Orient la plupart des églises les plus anciennes, entre autres à Ephèse, ont une *béma* entourée de gradins, le *synthronos*, avec un couloir sous les gradins. A Rome l'église St-Valentin possédait aussi à cette époque des bancs semblables pour les chanteurs, disposés derrière le maître-autel<sup>25</sup>. On doit mettre en relation ce plan avec

<sup>25</sup> Pour St-Valentin, cf. O. Marucchi, *op. cit.*, p. 634 et G. T. Rivoira, *Le origine dell' architettura lombarda*, 1908, p. 154. — Pour Torcello, bon plan dans P. Tœsca, *Storia del arte italiana*, 1927, p. 284, chœur reconstruit en 864. Nous ne pouvons énumérer ici toutes les églises d'Orient où se voient ces gradins, entre autres à Byzance (St-Jean Studios) et à St-Ménas (Egypte).

l'obligation qu'on avait de permettre aux groupes de chanteurs, qui se relayaient pour le chant perpétuel, de trouver une place suffisante. Là encore, des éléments du monachisme oriental semblent s'être perpétués à Agaune.

Alors que les voûtes de la crypte occidentale ont disparu, nous en avons retrouvé des fragments importants écroulés dans la partie la plus ancienne du couloir de la crypte orientale. Elles étaient constituées par un amalgame de tuf, de briques, de chaux grasse, qui avaient été moulées sur un coffrage et des cintres en bois. Nous retrouvons ici la même technique qu'à St-Lucius de Coire. Comme nous l'avons déjà signalé, les travaux d'extension du VIII<sup>e</sup> siècle ont eu lieu en deux étapes et les travaux de la crypte orientale sont les plus anciens, peut-être déjà sous Willicaire (environ 762-782), alors que la crypte occidentale ne doit dater que de la fin du même siècle, sous Althée.

Nous avons retrouvé la décoration peinte du couloir supérieur oriental, signalée par Bourban et qui se composait de panneaux imitant des marbres à veinures rouges ou grises sur fond blanc, alternant avec des panneaux avec doubles rosaces rouges et bordures jaunes et blanches sur fond gris. Dans les déblais du couloir inférieur plus ancien, il y avait beaucoup de fragments de stucs décorés et de fresques des parois avec des décors réguliers et aussi un seul morceau représentant une tête humaine. Cette figure au teint rougeâtre, cheveux bruns-jaunes avec des yeux aux pupilles noires, est soignée comme peinture et rappelle tout à fait la facture et le style méditerranéen. Nous avons ici une des plus anciennes peintures chrétiennes retrouvées dans notre pays<sup>26</sup> (Pl. II, 1).

L'ambon retrouvé, et qui paraît bien dater du VIII<sup>e</sup> siècle, lié à la clôture du chœur, a peut-être été placé sur un bloc de maçonnerie reliant les deux premiers piliers de la nef au nord<sup>27</sup>.

Malgré les inégalités du plan, cette basilique carolingienne de 56 m. de longueur d'une abside à l'autre, devait, avec sa décoration picturale, ses stucs et ses marbres, présenter un aspect imposant et très riche. Plusieurs chapiteaux réemployés plus tard dans le clocher et l'église du XVII<sup>e</sup> siècle, doivent provenir de cette basilique. Nous ne pouvons les décrire dans ce court exposé.

<sup>26</sup> Sa facture et son style se rapprochent des fresques de Münster et de Santa Maria Antiqua à Rome.

<sup>27</sup> Eug. Bach, *L'ambon de Baulmes et les ambons de St-Maurice et Romainmôtier*, dans *Mélanges Ch. Gilliard*, 1944, pp. 114 et suiv. — L. Dupont Lachenal, *L'ambon et quelques débris sculptés de St-Maurice*, dans *Annales valaisannes*, 2<sup>e</sup> S., T. VI, pp. 319-340.

### *Basilique du XI<sup>e</sup> siècle.*

Après les destructions dues aussi bien aux Sarrasins qu'aux bandes hongroises, toute l'abbaye avait terriblement souffert. Le X<sup>e</sup> siècle connut à partir de 937 environ une suite de désastres sur lesquels nous avons peu de renseignements. Au début du XI<sup>e</sup> siècle, les Sarrasins ayant été définitivement expulsés des Alpes, sous le dernier roi de Bourgogne, Rodolphe III, il y eut une complète reconstruction (Fig. 8).

L'abside orientale est supprimée et toutes les constructions du chœur rasées au niveau de l'ancienne nef. Seule l'abside occidentale subsiste avec son autel sur la confession. Le clocher est établi en arrière de l'ancienne abside à l'est pour servir de porche d'entrée. L'accès par la galerie des portails subsiste, mais ne desservira plus que la crypte. L'axe de la nef principale est légèrement déplacé, afin de mieux l'établir dans le prolongement du chœur occidental. Dans ce but, la face méridionale avec son bas-côté est redressée de plus de 2 m. du côté sud. De nouveaux piliers carrés sont établis sur cet alignement, tombant sur les voûtes de l'ancien passage des catacombes, qui subsiste cependant. L'ingénieur Michel a déjà signalé ces piliers, dont les deux premiers ont conservé leurs arcs dans le mur de face de l'abbaye longeant le Martolet. Ce sont les derniers restes visibles de l'élévation de cette basilique (Pl. III, 1). Les chapiteaux consistent en de simples plinthes non moulurées et les bases sont constituées par de grandes roches en parties antiques<sup>28</sup>. Les bases du mur de la face sud et des bas-côtés sont visibles dans les caves de l'abbaye et reposent sur des voûtes. Du côté nord de la nef, on retrouve, face aux autres, les bases des piliers qui ont été remaniés au XIV<sup>e</sup> siècle.

Entre le clocher et la nef, il y avait encore un grand vestibule ou narthex, à un niveau plus bas que la nef. Cet abaissement du sol et la construction du mur du narthex, largement fondé pour supporter un escalier, ont fait disparaître toute la superstructure de l'abside orientale avec ses couloirs de crypte (Fig. 7 et 8, C).

Le clocher, dont toute la base est constituée par d'énormes tailles, en partie romaines ou prises aux basiliques précédentes, repose sur un massif de maçonnerie en petit appareil très peu soigné (il n'était pas destiné à être vu), car il était recouvert au levant par les remblais d'une terrasse d'entrée avec sol en chaux, retrouvée en 1947 (Fig. 8, A). L'entrée du clocher-porche était précédée d'un perron de quelques marches, qui permettaient de parvenir sous la tour et de nouveau par quelques marches dans le narthex. Les derniers travaux ont fourni la preuve

<sup>28</sup> Les chapiteaux à plinthes sont semblables à ceux de Bourg-St-Pierre, du XI<sup>e</sup> siècle. Cf. L. Blondel, *L'Église et le Prieuré de Bourg-St-Pierre*, dans *Vallesia*, T. I (1946), pp. 21 et suiv.

que ce clocher n'est pas antérieur au début du XI<sup>e</sup> siècle. Il est certain qu'il a été construit aussi pour défendre l'abbaye, comme le pensait Michel ; mais quand il affirme avec Bourban qu'on ne pouvait y accéder que par des échelles, cette opinion vient du fait qu'ils ignoraient l'existence d'une terrasse précédant la tour. Cette première terrasse avait son niveau 1 m. 60 au-dessus du sol de l'église actuelle. Les portes de la tour sont un bel exemple de la tradition carolingienne appliquée encore au XI<sup>e</sup> siècle. Seule la base est de cette époque, jusqu'un peu au-dessus du premier étage.

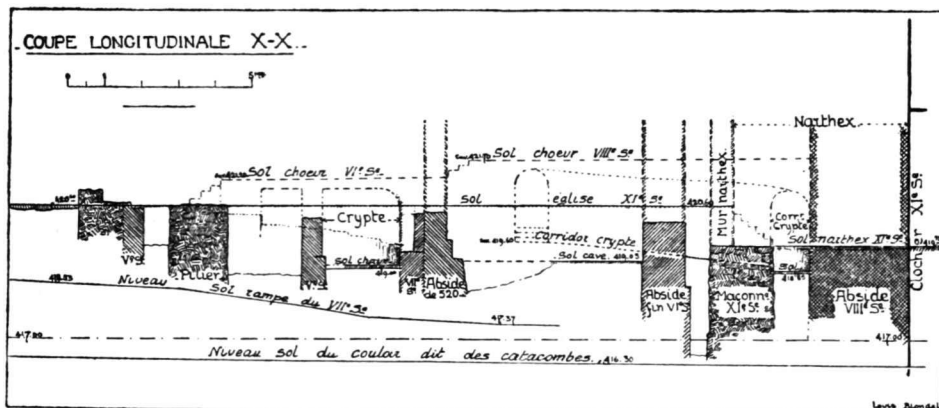


Fig. 7 — Coupe longitudinale à travers les basiliques dans leur partie orientale.

C'est aussi dans la même période, mais plus tard, à la fin du siècle, ou même au XII<sup>e</sup> siècle, qu'on a construit la petite chapelle appelée ensuite de S. Benoît, dans le prolongement de l'ancien baptistère. Son abside circulaire est logée dans une maçonnerie qui est plus tardive que celle qui touche le clocher et tout à fait distincte de celle de l'église à 5 pans contre le rocher. La face ouest du clocher présente, au-dessus de l'arc double du premier étage, une petite fenêtre qui devait donner dans les combles de la nef, ce qui nous permet d'estimer la hauteur du toit de l'église. La basilique resta couverte d'une charpente supportée par des arcs en pierre traversant la nef. Le reste de l'église ne subit pas en plan de modifications appréciables, sauf que l'entrée au SO, donnant sur l'abbaye, paraît avoir été supprimée ou très diminuée. Elle devenait moins nécessaire du fait que les fidèles entraient directement par le clocher-porche.

On a retrouvé au clocher et aussi dans sa maçonnerie des têtes d'hommes et d'animaux extrêmement barbares et grossières. Nous avons en premier lieu cru qu'il s'agissait de pièces plus anciennes réemployées. Mais nous estimons maintenant qu'elles sont bien du XI<sup>e</sup> siècle, car elles trahissent un style très analogue à celui qu'on voit dans l'architecture lombarde du nord de l'Italie. Elles devaient sans doute orner les faces du clocher primitif ; comme ce dernier a été exhaussé plus tard, quelques-unes d'entre elles furent englobées dans la maçonnerie. On en voit aussi au clocher d'Orsières, moins ancien, et à l'intérieur de ses arcs supérieurs.

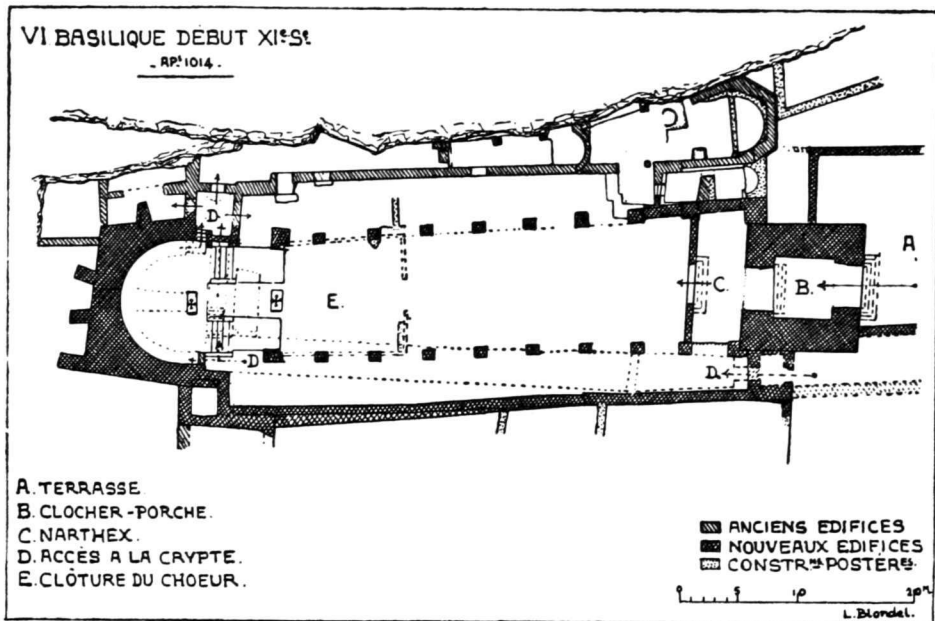


Fig. 8 — Basilique du XI<sup>e</sup> siècle.

### *Les basiliques du XI<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle.*

A partir du XI<sup>e</sup> siècle, la disposition générale de la basilique principale n'est plus essentiellement modifiée. La prospérité de l'abbaye diminue, les pèlerinages encore importants sont cependant moins fréquentés qu'à l'époque carolingienne. Les ressources et les propriétés sont constamment accaparées par des abbés commendataires qui ne laissent pas des revenus suffisants pour l'entretien des édifices.



Il y eut de multiples réfections, succédant à de nombreuses catastrophes. Encore au début du XII<sup>e</sup> siècle, avant 1148, on a dû englober l'abside dans un gros massif et établir un mur de raccord avec le mur longitudinal parallèle au rocher. Le clocher aussi est progressivement exhaussé. Une charte de 1250 en attribue la construction à Pierre de Savoie, mais cette charte est fautive et semble se rapporter, d'après les témoins cités, à une époque antérieure à la consécration de 1148<sup>29</sup>. Zemp pensait aussi que la partie supérieure du clocher date de la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle. La flèche en pierre, avec ses curieux clochetons angulaires, était postérieure, probablement de l'époque d'Amédée IV de Savoie, frère de Pierre, vers 1240—1250. Les lucarnes de la flèche étaient nettement de style gothique. Cette flèche étant trop lourde, il fallut par la suite boucher les baies du sud. La restauration exécutée en 1946 pour réparer l'effondrement partiel de 1942 a rétabli la tour dans son aspect primitif, avec toutes les fenêtres ouvertes, tout en reconstruisant la flèche dans sa forme antérieure à l'accident.

Par deux fois, en 1148 et encore avant 1196, il y eut consécration de l'église à la suite d'incendies. Mais il est probable que ce sont surtout les charpentes qui avaient souffert et non pas le gros œuvre. Les réfections dues aux chutes de rochers concernent principalement la nef du côté nord, la partie sud n'étant pas touchée. La preuve en est que les arcs du XI<sup>e</sup> siècle ont subsisté contre l'abbaye jusqu'à nos jours. Enfin, après l'incendie de 1345, il fallut en 1365 reprendre toutes les colonnes de la nef du côté nord et le contrat, en français, avec le maître-maçon Jehan Devens, nous a été conservé. Ce contrat est précieux et l'ingénieur Michel a montré qu'on retrouvait les bases des colonnes refaites en face des piliers encastrés dans le mur de l'abbaye.

Cependant, sur un point, Michel a fait une erreur, car il est dit qu'on devra faire 7 piliers ronds et 7 arcs doubles de tuf après avoir démoli au même emplacement les piliers précédents, en partant de la «chapelle de Monsieur Benoît» jusqu'au grand arc qui est entre le chœur et le grand autel. Il a calculé les arcs et les piliers à partir du mur extérieur est de l'église, alors que le texte parle de la chapelle et non de ce mur. Il ignorait qu'il y avait encore un narthex entre le clocher et la nef, touchant au nord la chapelle dite de «M. Benoît» et que les arcs ne partaient que de son angle SO. Il faut identifier cette chapelle avec celle qui, au début, a servi de baptistère. On trouve en effet à partir de cet édifice 7 arcs reposant sur 7 piliers, dont le premier à l'est formait une colonne engagée contre le mur de la chapelle. Le dernier arc à reconstruire reposait sur le gros pilier dont nous avons déjà parlé, situé entre la clôture du chœur et le maître-autel. Il

<sup>29</sup> Guichenon, *Histoire de la Maison de Savoie*, Preuves, p. 73.

y avait encore une 8<sup>e</sup> arcade entre le gros pilier non remanié et l'abside. Une confusion a été faite dans les termes, le chœur désignant la clôture du chœur et non l'abside.

On a dit que ces colonnes du XIV<sup>e</sup> siècle ont été transportées dans l'église du XVII<sup>e</sup>. C'est partiellement exact ; on a en effet utilisé la plupart des matériaux, mais on a refait les chapiteaux et les bases ; seule la colonne engagée a été retrouvée avec des débris de son chapiteau dans la dernière restauration de l'église. Ses proportions sont différentes des autres colonnes de la nef ainsi que son chapiteau ; elles sont typiques de l'architecture du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle.

En 1365, l'église n'étant pas voûtée, les charpentes du toit n'étaient soutenues dans la nef que par deux arcs avec, en plus, l'arc du chœur, et au droit de ces arcs, de chaque côté dans les bas-côtés, des arcs doubleaux au nombre de 4. Du côté du rocher et jusqu'au rocher, un contrefort appuyait la construction.

Jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, il n'y eut que des restaurations partielles ; ce fut le cas au XV<sup>e</sup>, sous Félix V, qui fit reconstruire vers 1440 la chapelle du Trésor existant encore dans le couloir supérieur de l'aile du Martolet, près du clocher. Dans la nef, un des piliers au nord date de cette époque. L'ancienne basilique des martyrs contre le rocher a aussi été remaniée et surélevée, soit au XIV<sup>e</sup>, soit au XV<sup>e</sup> siècle ; c'est à ce moment-là qu'on voûta son chœur. Elle semble avoir subsisté presque intégralement jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, mais ses murailles ont dû aussi être exploitées pour la nouvelle église. Après le fort éboulement de 1611, sur le chœur de la basilique, son transfert à un autre emplacement fut enfin réalisé et tout l'ancien sanctuaire servit de carrière pour le nouvel édifice.

En ce qui concerne la disposition des chapelles et des autels, on ne possède que de rares indications ; le *Kalendarium agaunense* de 1615 les mentionne. La chapelle de Ste-Catherine était située dans le corps de bâtiment de l'abbaye, proche de la chapelle du Trésor, au-dessus de la porte menant au cloître. Celle de Notre-Dame, qui semble être l'antique chapelle contre le rocher, recouvrait les tombeaux des abbés, d'après une inscription gravée sur un marbre. On y enterra encore en 1618 l'abbé de Grilly. La chapelle de Marie-Madeleine était du même côté que celle de Notre-Dame ; c'est peut-être celle de St-Benoît du XIV<sup>e</sup> siècle. Enfin l'autel de St-Nicolas doit aussi avoir été dans une chapelle particulière. On sait que la chapelle de Marie-Madeleine ne fut démolie qu'en 1624, ses matériaux devant être utilisés pour la nouvelle église ; on y retrouva plusieurs tombeaux. La question des chapelles forme un chapitre particulier que nous étudierons plus tard dans un travail spécial.

## L'abbaye et le bourg de St-Maurice

Nous ne sommes que très imparfaitement renseignés sur les édifices conventuels de l'abbaye. Nous savons seulement qu'il y avait «un cloître inférieur» et «un cloître supérieur» ainsi qu'un cloître «peint» dit de Ste-Catherine<sup>30</sup>. Si nous avions le temps de compiler tous les documents d'archives, il est probable que nous pourrions obtenir d'autres précisions. La disposition générale avant le grand incendie de 1693 nous est donnée par la gravure très exacte de Merian, de 1642. L'abbaye présentait à cette époque deux grandes cours fermées derrière l'église et encore un préau sur l'emplacement du jardin de la source. A la place de l'aile ouest, construite dès 1706, s'élevait une série de petits édifices qui étaient les demeures des prébendiers de l'abbaye. La maison abbatiale occupait l'angle SE du jardin actuel ; on en voit encore quelques traces dans le mur de clôture. Droit derrière, à l'angle de l'enceinte fortifiée, s'élevait au moyen âge la maison forte des de la Tour de St-Maurice qui, à l'origine, devaient être vidomnes de l'abbaye.

L'eau de la fontaine du Martolet s'écoulait dans un grand bassin ou vivier, célèbre par ses truites, qui n'a disparu qu'au moment de la construction du collège en 1892.

La disposition primitive des bâtiments conventuels au sud des basiliques devait être très différente du plan actuel. Les derniers travaux exécutés sous le bâtiment des archives ont fait découvrir tout un réseau de murs très compliqué, avec couloirs et petites cours suivant une orientation particulière (Fig. 9). En effet, les substructions les plus profondes, certainement carolingiennes, ne sont pas perpendiculaires au couloir des catacombes, mais forment un angle prononcé dans la direction NE-SO. De plus, les bases de l'arc romain des catacombes, remonté dans sa partie supérieure pour en diminuer l'élévation, repose sur une base avec une colonne en saillie qui paraît bien à son emplacement primitif. Il aurait donc déjà existé en ce point un portail romain monumental donnant accès probablement au nymphée de la source. Par-dessus les substructions carolingiennes on trouve d'autres murs très bien construits, suivant une orientation encore différente, peut-être des XII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles.

Nous savons qu'il n'existait pas seulement une basilique des martyrs, mais plusieurs basiliques et chapelles mentionnées à l'époque carolingienne. Les derniers travaux exécutés en 1947 pour l'agrandissement de l'église abbatiale ont mis à découvert sous des terrasses

<sup>30</sup> B. Rameau, *Le Vallais historique*, p. 18.

superposées s'étagant jusqu'au rocher l'ancien cimetière d'Agaune, et aussi une chapelle cémétériale (Fig. 10). Au niveau le plus profond, on a mis au jour un petit *martyrium* carré de 3 m. 50 de côté avec deux tombes principales, au nord et à l'orient. Celle du nord était abritée par une voûte en forme d'*arcosolium*; la niche était revêtue d'une fresque carolingienne représentant une grande croix gemmée constantinienne

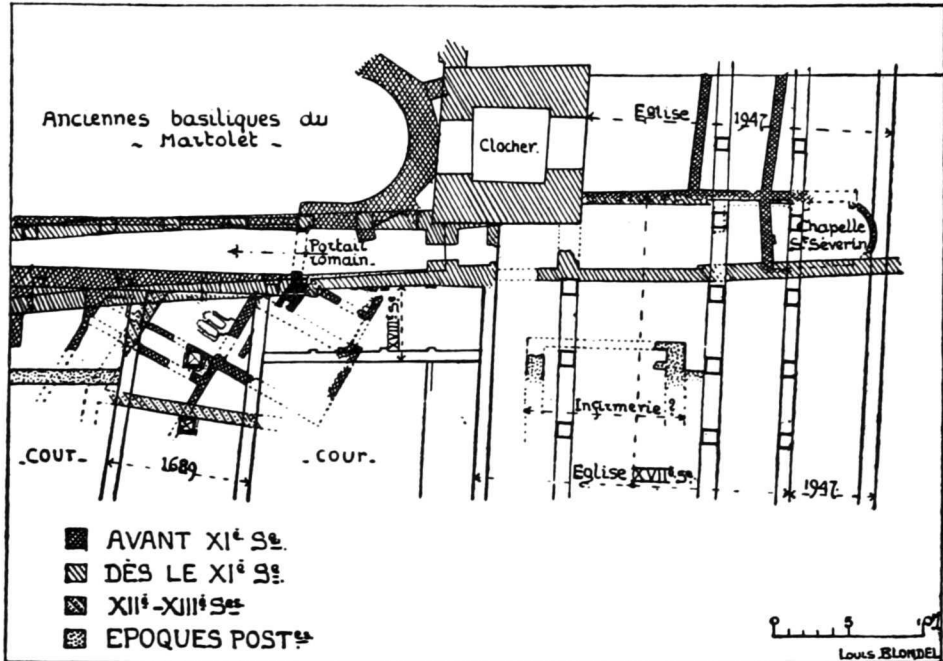


Fig. 9 — Plan d'une partie des substructions de l'abbaye.

Le baptistère et le cloître Ste Catherine, récemment découverts, à placer sous la cour contre l'église du XVII<sup>e</sup> siècle.

sur un fond de losanges rouges et jaunes; la sépulture bien conservée reposait dans un tombeau maçonné de forme ovoïde, et semble avoir été au niveau du pavage. L'autre tombe, moins ancienne, était aussi maçonnée mais quadrangulaire; elle était probablement aussi recouverte par un arc reposant sur un pilier constitué par un autel romain avec l'inscription *Nymphis sacrum*. Cet autel n'était pas en

place et provenait certainement du nymphée élevé autour de la source du Martolet. Ce *martyrium* appuyé contre la pente fut dans la suite agrandi ; par des arcs, il ouvrait sur des salles quadrangulaires au sud et à l'ouest. Celle du sud est prolongée par des murs de clôture jusqu'au passage d'entrée menant à la grande basilique des martyrs. Cet édifice, qui peut remonter à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle ou au début du siècle suivant, est analogue aux types d'hypogées à demi enterrés qu'on a retrouvés en France, par exemple aux Dunes de Poitiers, à Clermont, à Bourges, à Reims. L'appareil des murs, peu soigné vers l'*arcosolium*, était par contre très bien établi sur les autres faces. La découverte de cette chapelle est fort intéressante, non seulement à cause de la rareté des peintures de cette époque, mais aussi parce qu'elle nous montre que, tout autour de la basilique principale, il y avait d'autres chapelles. L'origine de la crypte dite de S. Maurice, contenant aussi un tombeau avec voûte d'*arcosolium* romain, est sans doute un hypogée semblable.

Il y avait encore tout autour de cette chapelle au niveau profond d'autres tombes, des tombes romaines à toit en tuiles, que nous avons mentionnées, et aussi des tombes maçonnées avec alvéole pour l'emplacement de la tête, qui subsistent de l'époque carolingienne au XI<sup>e</sup> siècle. Par-dessus, il existait une superposition de terrasses remplies de sépultures, dont beaucoup et les plus récentes reposaient dans des cercueils en bois. On sait d'après les travaux de Mgr Besson que saint Séverin de Château-Landon n'est pas l'abbé d'Agaune, mais qu'il y avait bien un culte rendu à un autre saint Séverin en Valais, peut-être un *abbas* antérieur à la fondation de l'abbaye par S. Sigismond. La chapelle de St-Séverin à Agaune ne peut être celle de l'*arcosolium*, car celle-ci a déjà disparu au XI<sup>e</sup> siècle, mais doit probablement se rapporter à la chapelle mentionnée par le *Kalendarium agaunense* comme étant sous l'église actuelle et dont on vient de retrouver les substructions dans l'axe de l'entrée des catacombes <sup>31</sup> (Fig. 9). Les reconstructions du XI<sup>e</sup> siècle, l'établissement du clocher, servant à la fois de défense à la basilique et d'entrée principale, modifièrent complètement l'accès de ce sanctuaire. Tout en conservant un passage inférieur pour se rendre au sud du clocher aux galeries des cryptes, on releva tout le sol d'environ 1 m. 60 pour créer une terrasse en avant du clocher. Ce travail fit disparaître l'ancien *martyrium* établi dans le cimetière. De nouveaux murs de terrasse furent élevés au nord du côté du rocher. Tout cet emplacement continua à recevoir des sépultures jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Du reste, on a retrouvé des tombes très anciennes, beau-

<sup>31</sup> L. Blondel, *Le cimetière d'Agaune*, dans *Echos de St-Maurice*, 45<sup>e</sup> année, 1947, pp. 130-135. — M. Besson, *Monasterium...* pp. 108-110. — *Kalendarium ecclesiae Agaunensis*, ms in-4<sup>o</sup> aux Archives de l'Abbaye, Tiroir 63, No 131, fol. 22.

coup plus à l'est, sous toute la Place du Parvis. Les escaliers permettant de se rendre à la terrasse devant le clocher n'ont pas été retrouvés, mais devaient être à une douzaine de mètres plus à l'est. De la terrasse à l'entrée du clocher, il y avait encore un perron haut d'environ 0 m. 70. Les anciennes fortifications de l'abbaye semblent au début avoir suivi la ligne du chœur de la basilique au rocher jusqu'au clo-

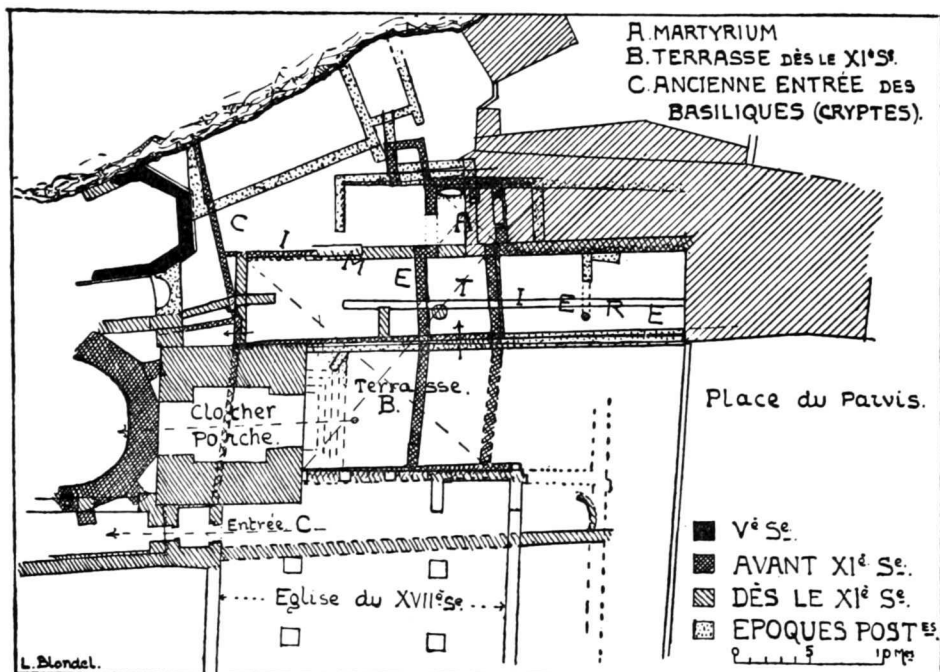


Fig. 10 — Ancien cimetière, à l'entrée des basiliques.

cher, avec une porte à l'entrée des galeries des catacombes, puis, par un angle droit, laissant en dehors la terrasse devant la tour, revenir au mur du jardin qui longeait la rue actuelle du Chablais. Plus tard, toute cette place surélevée fut englobée dans l'enceinte abbatiale, qui suivit directement, dans l'alignement de la rue du Chablais, jusqu'à la vieille maison Sarrasin, ancien tribunal du gouverneur, et de là au rocher<sup>32</sup>.

<sup>32</sup> P. Bourban, *La Tour de l'Abbaye...*, p. 154.

Pour situer l'abbaye dans son cadre au cours des siècles, il est nécessaire de considérer le développement urbain de la ville de St-Maurice. Les travaux de canalisation en 1911, suivis par Bourban, ont montré qu'il y avait un *vicus* romain placé à cheval sur la route antique d'Octodure à *Tarnaiaae* (*Massongex*?)<sup>33</sup>. Cette voie est encore à peu près la rue principale actuelle, sauf au nord, où elle a été déplacée au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous avons déjà parlé de la source antique du Martolet avec son aqueduc, ainsi que des trouvailles romaines faites dans les fouilles. Les nombreuses découvertes de tuiles, de poteries, de pavages, situent le *vicus* entre le rocher au nord et la région de la ville s'étendant jusqu'au sud de la rue de l'Abbaye. Il semble qu'il y avait des vestiges de thermes, avec de nombreux canaux, en face de l'entrée actuelle de l'abbaye. Il n'est pas douteux qu'Agaune était non seulement un *vicus* prouvé par deux inscriptions, avec poste de douane, mais surtout un poste militaire, chargé de garder le défilé. La tradition veut aussi que, sur le tertre où s'est construit St-Sigismond, il y ait eu un temple dédié à Hygie. La déesse de la santé serait-elle en rapport avec la source sacrée et des bains ?

Il est probable qu'une partie des inscriptions et de grands matériaux proviennent de Massongex, mais cela n'infirme en rien l'existence d'une localité romaine à Agaune<sup>34</sup>. On peut aussi faire un rapprochement entre le poste militaire et l'épisode de la Légion Thébéenne.

Au début, l'abbaye avec ses dépendances devait comprendre la moitié ouest du bourg à partir de la Grand' Rue, le *rectus vicus* du moyen âge, et du rocher jusqu'à l'église de St-Sigismond comprise (Fig. 11). Bien que cette église ait dépendu de l'évêque de Sion jusqu'en 1163, il n'est pas douteux que Sigismond, fondateur de l'abbaye, a été enterré dans une propriété dépendant directement de la même fondation. La petite chapelle de St-Jean qui, agrandie, prit plus tard le nom de St-Sigismond, était aussi une église cimetériale, contenant les sépultures du roi burgonde et de sa famille. Elle se dressait sur une petite éminence, à l'abri des inondations, face à l'abbaye, et devait être une des basiliques d'Agaune mentionnées par Grégoire de Tours. La chapelle de St-Jean devint une crypte avec couloirs circulaires, décrite par Guillaume Berodi dans son *Histoire du glorieux martyr St Sigismond*<sup>35</sup>. Cette crypte, qui doit exister encore, a été bouchée lors de la reconstruction totale de l'église en 1714. L'évêque du Valais, d'abord à Oc-

<sup>33</sup> *Indic. ant. suisses*, T. 14 (1912), pp. 194 et suiv.

<sup>34</sup> Il semble bien que *Tarnaiaae* doive être identifié avec Massongex. Cf. Denis Van Berchem, *Le culte de Jupiter à l'époque gallo-romaine. Le sanctuaire de Tarnaiaae*, dans *Rev. hist. vaudoise*, 52<sup>e</sup> année, 1944, pp. 161-176. — En ce qui concerne les inscriptions latines, cf. Paul Collart, *Inscriptions latines de St-Maurice et du Bas-Valais*, dans *Revue suisse d'art et d'archéologie*, T. III, 1941, pp. 1-24, et 65 et suiv.

<sup>35</sup> Sion, 1666, pp. 287 et suiv., et 306 et suiv.

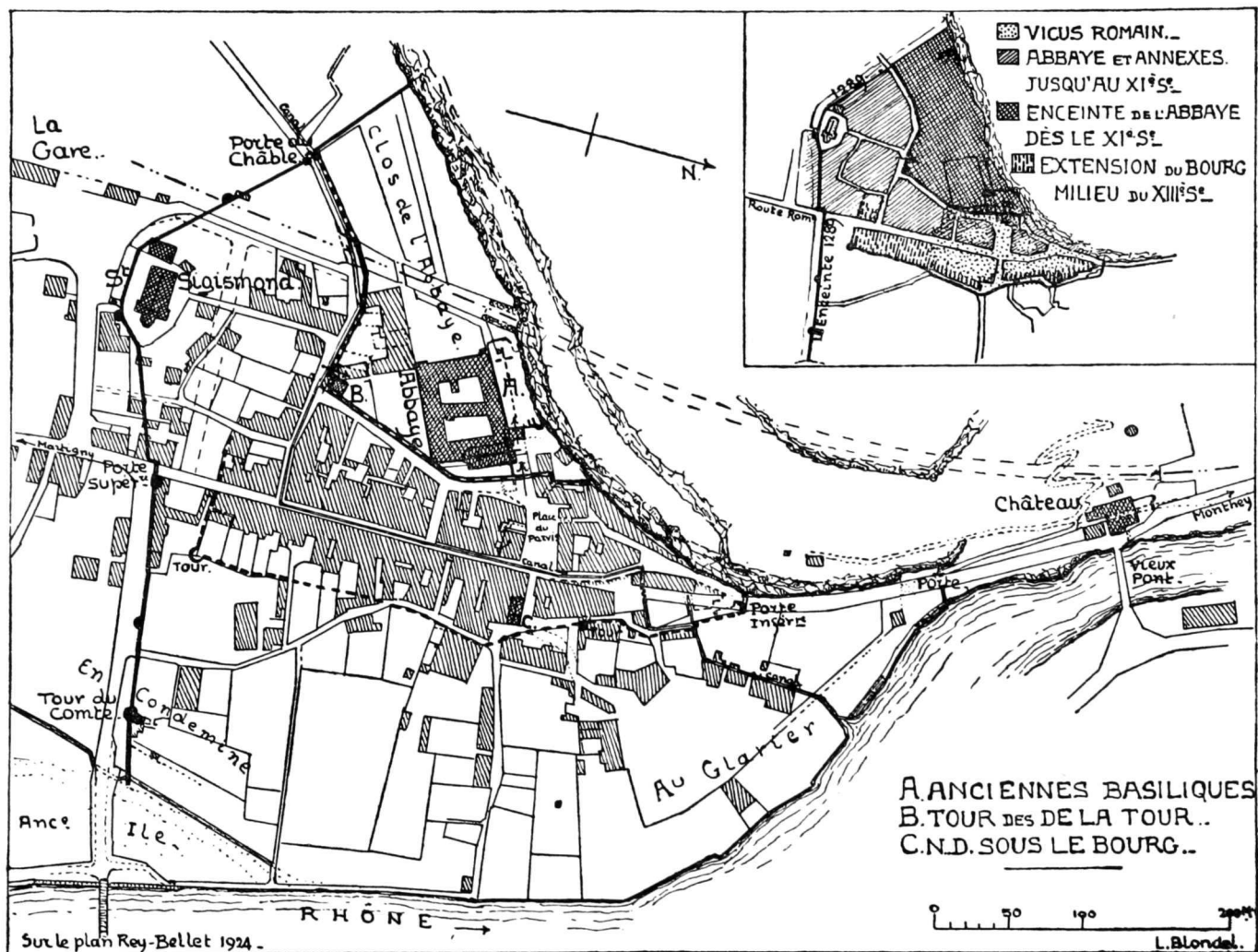


Fig. 11 — Développement historique de l'abbaye et de la ville de St-Maurice.



todure, semble, au VI<sup>e</sup> siècle, avoir habité près de St-Sigismond ; c'est là sans doute que résidait l'un d'eux, Agricola, lorsqu'il fut attaqué par les moines de l'abbaye en 565. Plusieurs prélats, aux VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles, furent à la fois évêques du Valais et abbés d'Agaune. En 1163, après de multiples tractations un arrangement est conclu entre l'évêque de Sion et l'abbaye à laquelle est remise l'église de St-Sigismond, mais l'évêque se réserve le droit de pouvoir venir habiter dans la cure voisine et de recevoir diverses contributions en nature et en argent <sup>36</sup>.

Au début du XI<sup>e</sup> siècle (1017), le roi de Bourgogne reconnaissait que l'abbaye avait droit sur la moitié du bourg, ce qui est confirmé par la carte des fiefs encore au XVIII<sup>e</sup> siècle. Par moitié du bourg, il faut entendre tous les terrains à l'ouest de la rue principale. Nous avons la preuve qu'en 1003, les maisons des chanoines s'étendaient jusqu'à la Grand'Rue d'un côté, de l'autre jusqu'à la clôture ou cloître proprement dit <sup>37</sup>. Cette situation se modifia quand les chanoines adoptèrent en 1128 la règle de S. Augustin avec l'obligation d'habiter dans la clôture même. Ces maisons tout en restant du fief de l'abbaye furent abergées ou vendues à des particuliers.

Jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle, il n'y eut pas une véritable enceinte fortifiée, mais au cours de ce siècle, au même moment que la construction du clocher, on éleva des murs qui défendaient les abords immédiats de l'abbaye et des basiliques, avec à l'angle sud la maison forte des de la Tour (angle rue du Chablais et du Carro). St-Sigismond, du fief épiscopal de Sion, avec son groupe de maisons et ses propriétés dépendant de la cure, restèrent en dehors.

Contrairement à l'opinion reçue, le bourg qualifié de *vicus*, puis de *villa*, ne fut fortifié que très tard. Un premier essai de fortifications semble avoir été exécuté au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. Il englobe la Grand'Rue et la rue Sous-le-Bourg, avec une tour circulaire à l'angle sud retrouvée en 1946 et une tour carrée, visible sur la gravure de Merian, tout près de l'église de Notre-Dame sous le Bourg. Mais ce n'était probablement qu'une utilisation des murs extérieurs des maisons avec une ou deux tours, défense provisoire pour empêcher les coups de main. Par contre, le château couvrant le pont est plus ancien mais indépendant des fortifications du bourg. En 1275, encore dans une contestation entre Rodolphe de Noville, donzel, et la communauté de St-Maurice, on voit que si la ville devait être fortifiée pour cause de guerre (*bastiri*), R. de Noville, qui a toujours eu sa maison hors les murs, devrait participer aux dépenses. Du reste, bien qu'on parle de

<sup>36</sup> J. Gremaud, *Chartes sédunoises*, dans MDR, T. 18, No 363.

<sup>37</sup> J. Gremaud, *Documents...* No 35 (1017) ; *Historiae Patriae monumenta*, T. II, LXXIX, en 1003.

*burgenses* dans un acte de 1170, je ne crois pas qu'il y ait eu de vrais bourgeois avec franchises avant la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. La première mention d'une communauté organisée avec des syndics n'apparaît qu'en 1275 ; le terme de *burgenses* désigne souvent de simples habitants d'un bourg, ne possédant que des droits coutumiers sans charte de franchises<sup>38</sup>.

En 1280, à la suite de troubles, Rodolphe, juge du Chablais, et Aymon de Settenay viennent deux jours à St-Maurice pour étudier un projet de fortifications. Ces fortifications sont entreprises en 1288 et 1289. Les comptes de Chillon mentionnent pour ces travaux une quantité considérable de chaux livrée à la bourgeoisie de St-Maurice<sup>39</sup>. D'après le cubage, on voit qu'il s'agit bien des fortifications qui ont été construites, de l'enceinte de l'abbaye contre le rocher jusqu'au Rhône à la tour du Comte en Condemines, qui fut établie au même moment. Ces murs ont subsisté jusqu'en 1740, et ceux de l'abbaye existent encore du côté du Châble, la partie devant l'église n'ayant été démolie qu'en 1855. La tour du Comte, destinée à loger les châtelains et à servir de prison, se trouvait à l'emplacement de l'actuelle maison de la Gloriette, qui repose sur ses fondations, lesquelles ne sont pas romaines comme le croyait Bourban. C'est au même moment que St-Maurice devint le siège d'une châtellenie particulière de la Savoie, alors qu'auparavant elle n'était qu'une dépendance du château de Monthey.

Ces murailles possédaient 3 portes, la porte inférieure du côté château (qu'il ne faut pas confondre avec la porte et pont-levis au sud du château) à cheval sur la grande route ; au midi, la porte supérieure en direction de Martigny ; enfin à l'ouest, la porte du Châble. Tout le quartier autour de St-Sigismond et les immeubles en-dessous du bourg jusqu'au Rhône étaient compris dans ces fortifications, qui furent complétées de tours et réparées surtout après le grand incendie en 1351—1352, aussi en 1386, où l'on établit en détail les travaux à exécuter<sup>40</sup>.

Le développement d'Agaune, soit de la ville de St-Maurice, peut se résumer en quelques lignes. Après l'époque romaine le clos de l'abbaye avec ses dépendances prend une grande extension, son cime-

<sup>38</sup> Gremaud, *ibid.*, No 839.

<sup>39</sup> Comptes de Chillon, de Guillaume de Septème, du 4 mai 1287—2 mai 1288 ; 14 août 1288—14 août 1289, copies des Archives de Turin aux Archives d'Etat, à Genève.

<sup>40</sup> Pour les caves voûtées de la Gloriette et les fortifications de 1386, cf. *Indic. ant. suisses*, T. 14 (1912) pp. 211-213. — Gremaud, *Documents...* No 1991, pour les comptes de 1351-1352. — Détails concernant la ville, cf. *Armorial Valaisan*, 1946, art. *St-Maurice* ; M. Péliissier, dans *Annales Valaisannes*, Ire S., T. IV, pp. 23 et suiv. ; *DHBS*, art. *St-Maurice* par J.-E. Tamini et L. Dupont Lachenal.

tière s'étend jusqu'à la grand' route, son maximum est atteint pendant la période carolingienne. On y compte plusieurs basiliques et de nombreuses chapelles. Sur les ruines du *vicus* romain s'installe un bourg, qui se construit le long de la route et en face de l'abbaye. Dès le XI<sup>e</sup> siècle, l'abbaye et une partie de ses dépendances sont fortifiées, laissant l'agglomération du bourg et St-Sigismond en dehors de ses remparts. A la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, grâce à une opération d'ensemble, la plus grande partie de la ville et tout l'ancien territoire épiscopal de St-Sigismond sont compris dans une enceinte qui vient se souder à l'ancienne clôture de l'abbaye. Un grand faubourg, avec la maison des de Noville, l'ancien hôpital de St-Jacques et la souste, restera toujours en dehors des fortifications du côté de Martigny.

En plus des basiliques des martyrs et de St-Sigismond, mentionnons encore l'église de Ste-Marie sous le Bourg, citée dès 1178, aussi sous la juridiction de l'abbaye. Au moyen âge, elle était le lieu de réunion pour les bourgeois de la ville et servait d'église paroissiale pour les gens de Lavey. Détruite par un incendie en 1693, ses masures encore visibles en 1740 furent acquises par la ville en 1810 pour agrandir la place.

### Détails de construction, décoration des basiliques

Par le fait des nombreuses destructions et des remaniements successifs, nous avons pu nous rendre compte qu'il était très difficile de dater certaines maçonneries uniquement d'après leur facture. A toutes les époques, on a réemployé les matériaux des édifices précédents. Les débris de l'époque romaine sont très nombreux, quelques-uns ayant appartenu à des monuments de grande dimension. Les bases des piliers, les colonnes, les blocs utilisés pour des parements, proviennent, comme l'a montré Bourban, des carrières antiques de La Lance sur le lac de Neuchâtel et de la Molière près Estavayer. On a continué à exploiter celle de la Molière au haut moyen âge ; les grands sarcophages monolithes sont taillés dans cette pierre. On rencontre aussi le cipolin du Valais, mais le matériel ordinaire est pris aux carrières de calcaire noir situées à l'ouest de l'abbaye et pour certaines constructions, comme le clocher, à celles de St-Triphon. Le caillou roulé de rivière a aussi été utilisé avec des blocs erratiques.

Les centaines de points de niveau pris pour établir des plans exacts nous ont été précieux pour la détermination des époques.

Dans la technique des constructions, il faut remarquer une grande persistance des procédés antiques ; les sols de chaux avec brique pilée ont duré de la fin de la période romaine jusqu'au X<sup>e</sup> siècle. Dans le

haut de la rampe, face à l'entrée des premières basiliques, nous avons recueilli des carreaux en terre cuite très épais, sans décor, qui doivent dater des VII<sup>e</sup> ou VIII<sup>e</sup> siècles. Pendant des siècles, on a utilisé les grandes *tegulae* romaines avec décors en tresse et aussi des briques provenant de canaux ou des sols (*suspensurae*) d'hypocaustes, principalement pour les tombes.

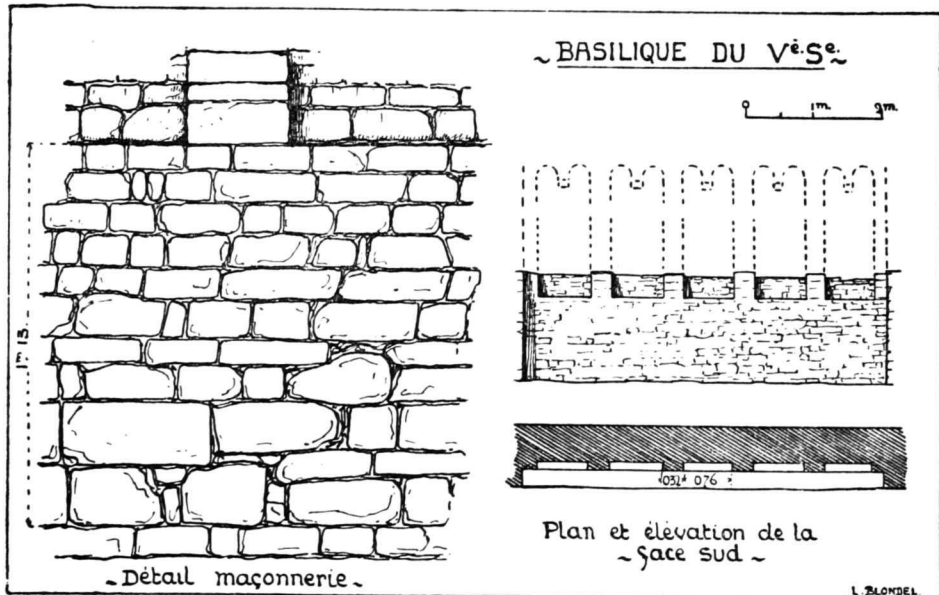


Fig. 12 — Face sud de la basilique du Ve siècle.

Les murs romains du IV<sup>e</sup> siècle sont encore soignés et bien assisés avec des moellons assez réguliers pour les parements. Au V<sup>e</sup> siècle, les joints et surtout les matériaux employés offrent des dimensions plus inégales (Fig. 12). Il y a mélange de blocs d'assez forte dimension avec des pierres longues bréchées au marteau dues au délitage en plaques du calcaire trouvé sur place. Cependant les maçonneries de l'ancien hospice, de la même époque, sont encore très bien assisées. Dans la basilique du VI<sup>e</sup> siècle de Sigismond, le petit appareil de moellons réguliers domine avec, par endroits, des bandes de briques. Toutes les constructions carolingiennes ont employé des pierres de grosseur moyenne avec mortier abondant, parfois très dur. Il faut attendre le XI<sup>e</sup> siècle pour retrouver à la base du clocher le grand appareil avec tailles et joints vifs. Dans les parties supérieures de ce monument, on retrouve

le moellonnage de petit appareil très bien assisé qui caractérise chez nous le XII<sup>e</sup> siècle. Le tuf a été fort utilisé, surtout pour les voûtes, dès la période pré-romane. Quelques murs post-carolingiens ont des joints redessinés dans le mortier.

Les tombes à elles seules pourraient fournir la matière d'un chapitre important. On en a retrouvé partout, sur plusieurs hauteurs, aussi bien sous le pavage des églises, sous les galeries d'accès, en dehors des absides. Nous avons déjà mentionné l'étendue du cimetière proprement dit, en avant du clocher, jusque sous la Place du Parvis. Les objets qui pourraient dater ces sépultures sont extrêmement rares. En plus des moines, chanoines, dignitaires de l'église, un grand nombre de laïcs, surtout de la noblesse du pays, aussi des habitants de la région, ont tenu à se faire enterrer près des reliques des martyrs.

Il est difficile de dater exactement ces sépultures. Au point de vue chronologique, nous connaissons les sarcophages antiques rectangulaires, réutilisés, les tombes avec toits en tuile de la décadence romaine (Fig. 13, 1 et 2), puis les sarcophages monolithes avec couvercle à deux pans, dont Bourban avait déjà découvert une douzaine (Fig. 13, 3). Nous les croyons postérieurs au VI<sup>e</sup> siècle et datant de l'époque mérovingienne. Ils ne portent aucun décor, mais leur forme, plus large et plus haute à la tête qu'aux pieds, les situerait au début du VII<sup>e</sup> siècle. Très anciennes aussi sont les tombes maçonnées rectangulaires recouvertes de dalles en schiste ; il y en avait plusieurs sous la rampe qui n'a été utilisée que de la fin du VI<sup>e</sup> siècle au début du VIII<sup>e</sup>. Puis nous voyons les sépultures de forme ovoïde (Fig. 13, 4 et 6). Nous relevons ensuite une série très nombreuse, retrouvée aussi bien sous les églises que dans les abords immédiats des sanctuaires, constituée par des tombes maçonnées avec un emplacement réservé pour la tête, toute la fosse étant revêtue d'un mortier lissé peint en rouge (Fig. 13, 5). La cuve est toujours plus étroite vers les pieds, le fond étant quelquefois fait de grandes tuiles romaines ou de tradition romaine. Les couvercles sont constitués par des dalles souvent monolithes. Cette série appartient à l'époque carolingienne, mais elle se maintient jusqu'au X<sup>e</sup> siècle. Une tombe quadrangulaire sous la basilique de Théodore et une autre placée au-dessus des remblais recouvrant l'ancienne rampe du VII<sup>e</sup> siècle portaient des inscriptions peintes en rouge avec des croix grossièrement dessinées au pinceau. Elles semblent appartenir également à la fin de l'époque carolingienne, ainsi que deux autres, aussi sur la rampe, qui à la tête avaient des croix de consécration blanches sur fond noir inscrites dans un cercle, le tout sur fond rouge.

A partir du XI<sup>e</sup> siècle, nous retrouvons la forme quadrangulaire (Fig. 13, 7). Une série de ces fosses maçonnées devant le chœur occidental étaient recouvertes d'un mortier glacé non teinté, leur sol étant formé de

petits carreaux de terre cuite avec trous rectangulaires, qui semblent provenir d'édifices plus anciens, car l'un d'eux portait un graffite du haut moyen âge.

Dès lors, les tombes conservent la forme rectangulaire. Encore au XVI<sup>e</sup> siècle, au-dessus de l'ancienne rampe mérovingienne, on a construit un réseau de tombes se touchant toutes et formant un ensemble systématiquement établi. Leur sol est pourvu des mêmes carreaux avec trous carrés. L'une d'elles conservait un anneau en or avec un IHS sur fond flammé de la Renaissance.

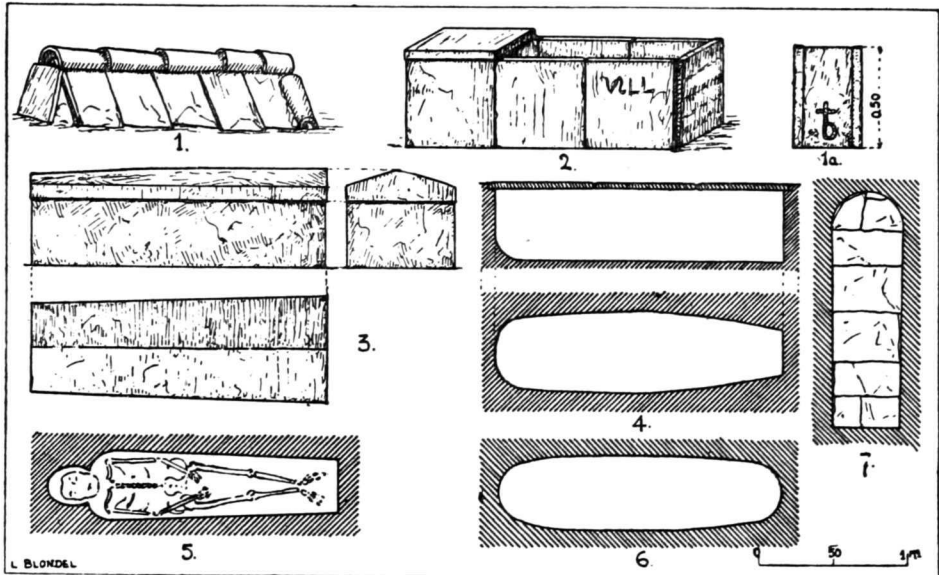


Fig. 13 — Différents types de tombeaux.

Nous n'avons pas encore pu étudier les peintures et les stucs dont nous avons déjà parlé à propos de la basilique du VIII<sup>e</sup> siècle, mais ils constituent une série très intéressante pour la période carolingienne. Il en est de même pour les fragments sculptés assez rares. Plusieurs chapiteaux ont été utilisés à nouveau dans le clocher et l'église du XVII<sup>e</sup> siècle. Celui qui, au clocher, surmonte la colonne (ancien milliaire) de la fenêtre geminée face au Martolet représente un palmier assez semblable à celui de la chapelle mérovingienne de St-Ebregisele à Jouarre (Fig. 14, e). Un autre chapiteau et plusieurs fragments trouvés au clocher et dans les fouilles de 1901 offrent des dessins comme une brode-

rie en méplat, imitant des acanthes, avec des rosaces, des palmettes, des croix, le chrisme avec une disposition très rare de petites consoles en saillie à la partie inférieure et semblent provenir d'un *ciborium* du VIII<sup>e</sup> siècle. Ils sont identiques comme disposition aux chapiteaux du *ciborium* de Valpolicella, à Vérone, daté de 712 environ, dû à des sculpteurs grecs ou byzantins suivant des modèles orientaux (Fig. 14, a,

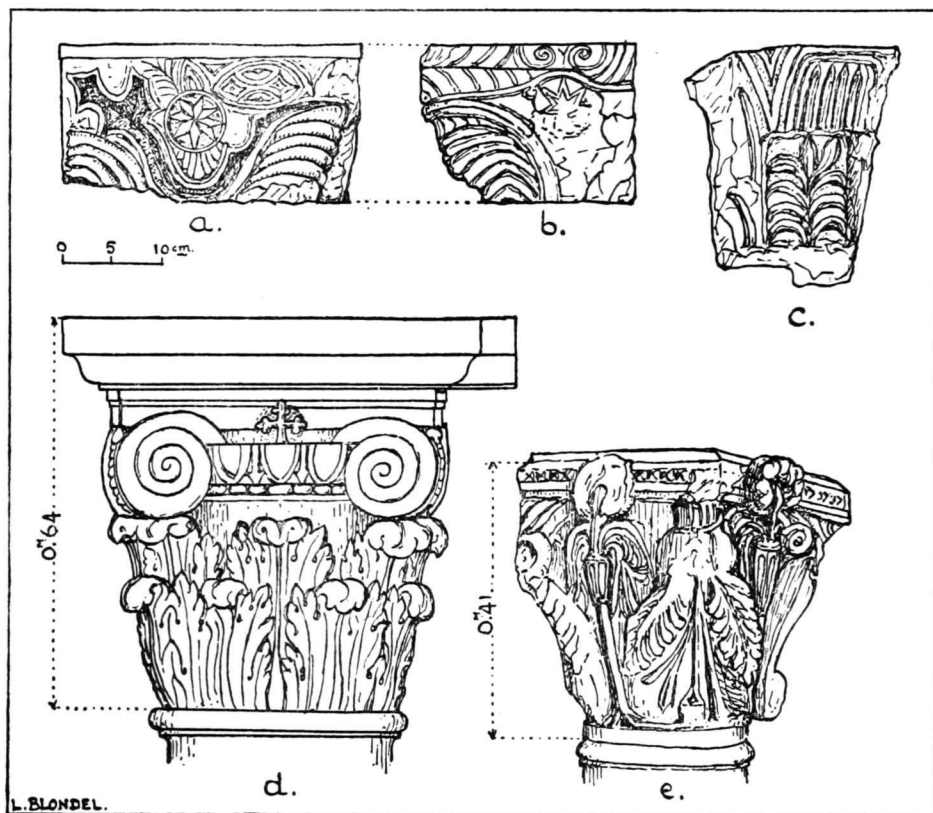


Fig. 14 — Chapiteaux provenant des anciennes basiliques.

b, c ; Fig. 15, a, b, c). D'autres chapiteaux plus importants comme dimension suivent la tradition antique, de style composite ; ils peuvent dater des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles (Fig. 15, d, e). Parmi eux, il en faut citer deux qui surmontaient avant 1933 les colonnes en marbre noir de l'arc triomphal de l'église. La croix de S. Maurice qui les décorait est bien, comme le pensait Rahn, une modification d'une autre croix ou d'un décor floral resculpté (Fig. 14, d).

Nous estimons que les premières basiliques étaient pourvues de colonnes antiques réemployées (on en connaît au moins 8 fûts) avec des chapiteaux romains ou de tradition romaine. Par contre, dans la grande basilique du VIII<sup>e</sup> siècle, on a dû sculpter de nouveaux chapiteaux<sup>41</sup>. Nous ne reprendrons pas ici la description du célèbre ambon probablement de la fin du VIII<sup>e</sup> siècle.

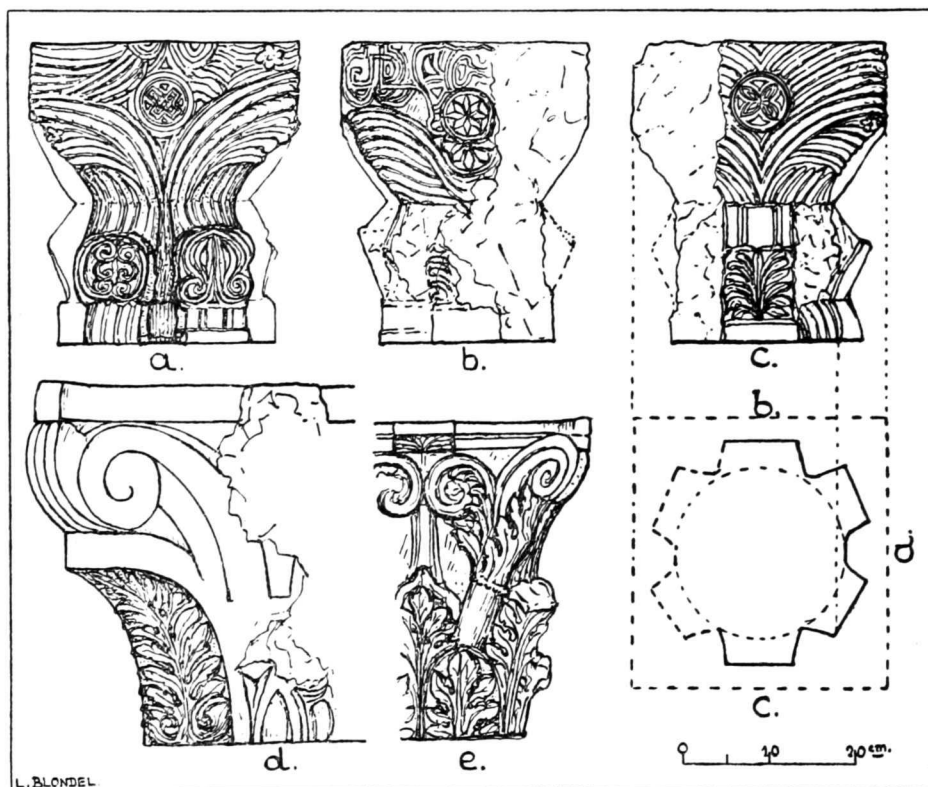


Fig. 15 — Chapiteaux provenant des anciennes basiliques.

La sculpture bien connue, dite du Bon Pasteur, retrouvée au clocher, maintenant dans la crypte de St-Maurice, peut dater au plus tard du IV<sup>e</sup> siècle. Ce n'est pas la représentation du Bon Pasteur, mais bien la figure d'angle d'un sarcophage où figurait au centre le Bon Berger

<sup>41</sup> Ce *Ciborium* de Valpolicella est reproduit dans G. Clausse, *Les marbriers romains et le mobilier presbytéral*, 1897, pp. 28-29; le chapiteau de Jouarre, dans Hubert, *op. cit.*, Pl. XXXI, 1; les chapiteaux de l'arc triomphal dans Blavignac, *Histoire de l'architecture sacrée...* 1853, Album, Pl. III, fig. 1, 2.



portant l'agneau, accompagné des deux côtés de bergers, dont le dernier avec son chien s'appuie sur un bâton, encadrant la composition, image du Christ entouré de ses disciples. Un sarcophage analogue se voit au musée du Latran<sup>42</sup>.

Nous avons retrouvé deux fragments de dalles percées de trous circulaires, qui doivent provenir des anciennes confessions (Fig. 16, a, c). Ce sont des restes de «fenestella», séparant la confession du tombeau contenant les reliques, qui permettaient aux fidèles de toucher ou de voir ces reliques. Une table d'autel présente le type très ancien d'un encadrement avec ressaut intérieur (Fig. 16, d). Nous avons l'intention de revoir dans une étude spéciale tout ce qui concerne la sculpture et la décoration des basiliques.

## Conclusions

Agaune est le site archéologique de Suisse où l'on peut le mieux suivre l'évolution des types et des formes d'architecture à partir de l'époque romaine jusqu'à la fin du moyen âge. C'est aussi la plus ancienne fondation conventuelle de notre pays. Grâce à la suite continue des églises, il nous est possible de comprendre mieux les nombreuses influences qui se sont succédées au cours des siècles.

Placée sur une des routes les plus importantes de l'Antiquité et du moyen âge, Agaune est toujours restée en contact avec les grands courants de la civilisation. Si, au début, la culture est entièrement romaine, il est certain que par l'évêque Théodore, contemporain de S. Ambroise de Milan, les échanges d'idées ont pu venir directement de cette dernière capitale de l'empire d'Occident et par là entrer en relation avec les chrétiens d'Orient. Mais, dès le V<sup>e</sup> siècle, Agaune et le Valais dépendant de la métropole ecclésiastique de Vienne, les influences sont certainement venues par la vallée du Rhône, le midi de la Gaule chrétienne, Lyon et Genève. Il suffit de rappeler le rôle de S. Eucher, archevêque de Lyon, et père de Salonius, évêque de Genève, qui a vécu à Lérins, puis, plus tard, de S. Avit, archevêque de Vienne, au moment de la fondation de l'abbaye, pour expliquer le chemin suivi par les idées. Bien qu'on ne puisse le prouver, S. Martin de Tours semble aussi avoir été en relation avec le centre des martyrs thébéens.

On sait toute l'importance des rapports entre l'Orient méditerranéen et l'Occident, en ce qui concerne les congrégations monastiques.

<sup>42</sup> Sarcophage reproduit dans Wulff, *op. cit.*, T. I, fig. 104, et dans G. de Plinval, *Histoire illustrée de l'Eglise*, I, fasc. 2, p. 85.

La création de Lérins par S. Honorat vers 410, de St-Victor de Marseille par le grec S. Jean Cassien vers 413, nous permettent de comprendre que c'est par la voie du sud de la Gaule que nous sont parvenues, en même temps que certaines traditions, de nouvelles formes architecturales. On s'expliquera mieux ainsi pourquoi nous retrouvons à Agaune des plans d'église semblables à ceux qui ont été reconnus en France. Politiquement, les Etats burgondes à l'époque de Sigismond, comprenant aussi les régions de Vienne et de Lyon, ne feront que renforcer les échanges religieux et artistiques.

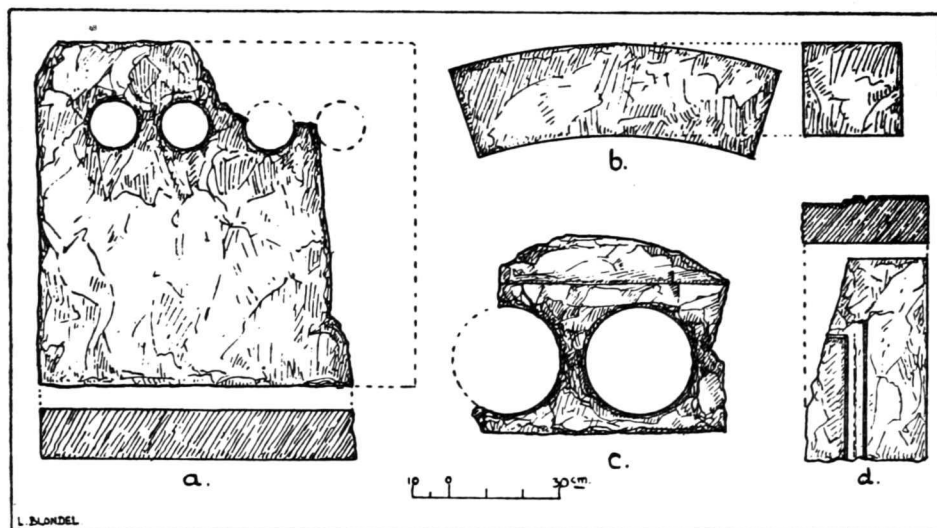


Fig. 16 — Fragments de «fenestella» (a, c), d'autel (d) et de gradin (b).

Si nous retrouvons dans les édifices d'Againe des apports byzantins, ils ne sont pas dûs à l'origine à des relations directes avec Ravenne et le nord de l'Italie, mais ils nous sont parvenus par la Méditerranée et Marseille. L'occupation lombarde dans le nord de l'Italie devait du reste, pendant deux siècles, former un obstacle important entre Rome et le nord des Alpes. Dès la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, la situation se modifie complètement, à partir de Pépin le Bref, la dynastie franque s'alliant à la papauté et détruisant le royaume lombard. L'influence grandissante du Saint-Siège se fera sentir sous Charlemagne et encore plus sous ses successeurs grâce aux conciles des évêques. La réforme bénédictine fera disparaître dans les couvents et les congrégations les rites introduits soit par les missionnaires irlandais, soit plus anciennement par les cénobites d'Orient.

Cette situation trouve sa vérification à Agaune bénéficiant de la protection directe du Saint-Siège et se reflète dans ses monuments. Sans abandonner certaines formes antérieures, entre autres les plans d'abside, on sent une copie directe de Rome, du culte des reliques, de l'imitation des catacombes, des nouvelles cryptes à couloirs circulaires. La papauté, du reste, ne négligera rien pour favoriser sur la grande route des Alpes une position aussi importante.

Après le IX<sup>e</sup> siècle, l'architecture présentera une certaine unification, issue de l'art carolingien, mais offrant déjà des caractères romans, qu'on a appelé « le premier art roman », qui s'étend sur les Alpes, une partie de la Bourgogne, de la France et de la Rhénanie. Au XI<sup>e</sup> siècle, la technique dans notre pays est fortement influencée par les constructeurs lombards, qui introduisent une décoration sculpturale schématique et souvent barbare. Dès l'époque romane, et pendant les siècles suivants, Agaune, comme le reste du Plateau Suisse, obéira aux courants venant du Lyonnais et surtout de la Bourgogne. Les grandes institutions monastiques de Cluny et de Cîteaux aideront à la diffusion des mêmes principes architecturaux. Bien qu'au point de vue politique la Maison de Savoie ait eu des possessions aussi au sud des Alpes, les tendances artistiques n'en sont pas moins venues principalement de l'ouest et fort peu du sud.

Cette évolution se distingue dans la construction des cryptes. Au début, nous reconnaissons de simples caveaux ou confessions placés sous le maître-autel, sans accès possible pour les fidèles. Des chapelles funéraires contenant des tombeaux de saints rappellent les *martyria* retrouvés en Gaule. Dès le VIII<sup>e</sup> siècle, ces confessions sont liées à des couloirs semi-circulaires épousant la courbe des absides, qui permettent aux pèlerins de visiter facilement les reliques. Nous reconnaissons là une influence directe de Rome, où apparaissent aussi les premières cryptes avec corridors. Du reste avec Fulrade, nous voyons à St-Denis la même évolution ; on y retrouve aussi une crypte annulaire déjà construite vers 765 ; or, Fulrade avait passé à Agaune en 753<sup>43</sup>. Les reliques des saints, enlevées aux catacombes, sont portées dans les églises sous de nouveaux autels ou dans des chapelles spécialement aménagées pour le culte des martyrs. Ces couloirs sombres, qui deviennent de vrais cimetières, imitent à Agaune les catacombes romaines ; ils en prennent du reste anciennement déjà la dénomination. On copiera aussi la forme des *arcosolia*, type que nous rencontrons très rarement au nord des Alpes.

<sup>43</sup> Tableau des cryptes en Suisse dans J. Gantner, *Kunstgeschichte der Schweiz*, T. I, fig. 28. Pour celles de Rome, d'Italie, d'Allemagne, cf. J. Braun, *Der christliche Altar in seiner geschichtlichen Entwicklung*, T. I ; pour la France, cf. Hubert, *op. cit.*, qui donne la bibliographie ; pour St-Denis, cf. dans *Gazette des Beaux-Arts*, juillet-décembre 1947 (Mélanges Henri Focillon), Erwin Panofsky, pp. 95 et suiv.

On peut se demander, étant donné les emplacements successifs des cryptes, à quels saints étaient dévolues ces tombes avec confession ; il ne paraît pas douteux qu'on a dû déplacer à plusieurs reprises les reliques. S'il semble bien certain que, du VIII<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle, celles de S. Maurice se trouvaient dans la crypte occidentale, il est impossible de savoir si, à l'origine, elles n'étaient pas ailleurs, bien que le tombeau, comme nous l'avons vu, soit antérieur à la crypte.

Nous avons indiqué brièvement au cours de cette étude les éléments orientaux qui ont pénétré jusqu'ici pendant la période la plus ancienne ; plusieurs d'entre eux se retrouvent dans une des capitales de Sigismond, à Genève, qui est sur la route d'Agaune. Ce sont avant tout les plans polygonaux des absides, les sacristies latérales, mais il y en a d'autres, comme les chœurs avec gradins, que nous ne pouvons étudier ici. Pour être complet il faudrait encore chercher les relations avec les objets du magnifique Trésor et les étoffes coptes ou alexandrines, mais ce serait sortir de notre sujet.

Le résultat des fouilles démontre l'importance de l'institution de Saint Sigismond qui, au cours des siècles, a attiré un nombre considérable de pèlerins. Les martyrs de la Légion Thébéenne et leurs reliques ont joué un grand rôle jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle. Le nombre de ses chapelles, l'étendue de ses cimetières, montrent bien, comme on l'a dit, que son pèlerinage était autant fréquenté par les Bourguignons que l'était celui de St-Martin de Tours par les Francs. Lorsque la Maison de Savoie établit sa domination sur tout le pays, elle comprit l'importance de l'abbaye : elle en fit le centre religieux de ses États.

